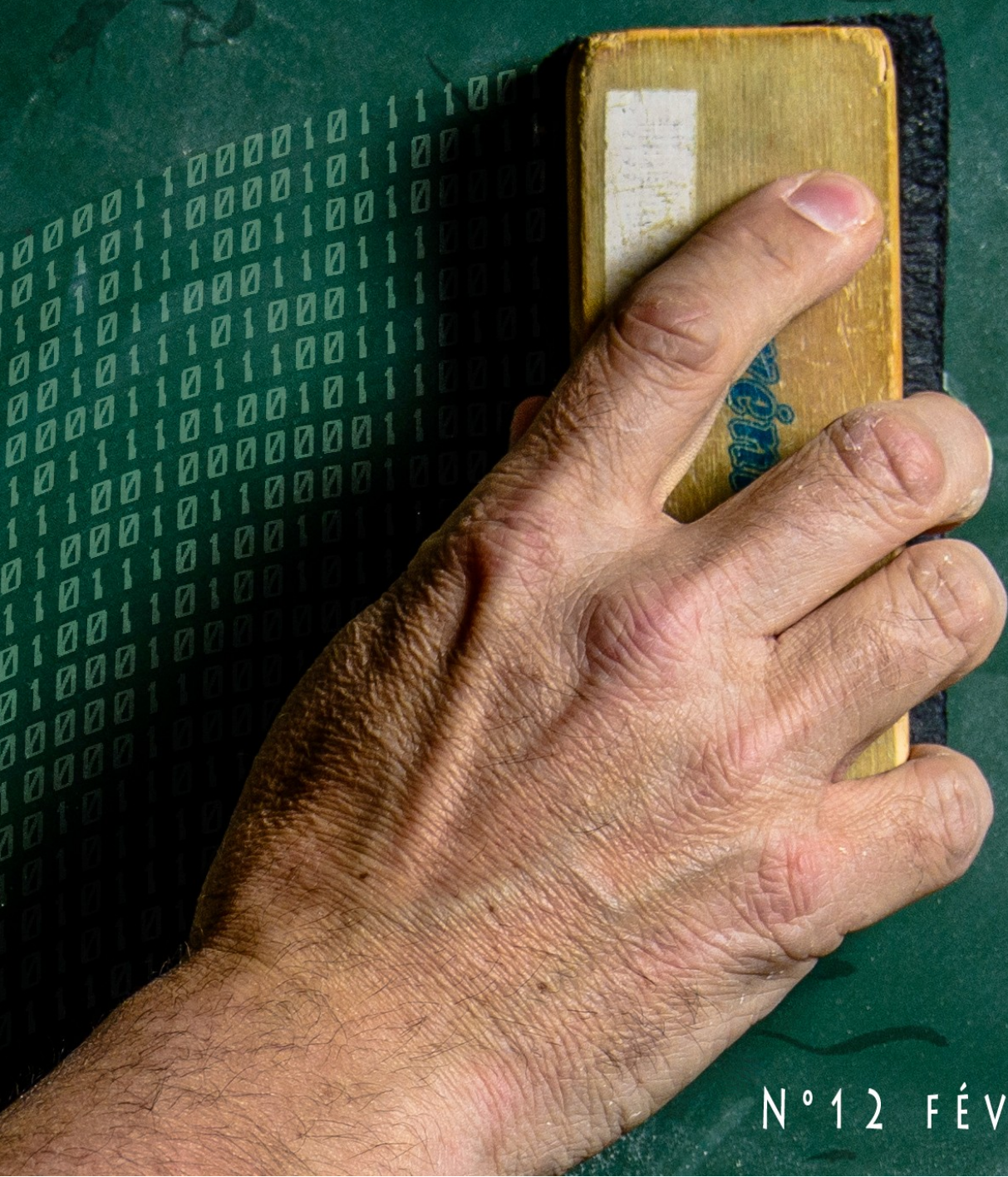


PAYSAGES ÉCRITS

PALIMPSESTE



N° 12 FÉVRIER 2013



**Couverture de Vincent Giard.
2013.**

© *Paysages écrits* et les auteurs.

PAYSAGES ÉCRITS

Revue numérique mensuelle

Numéro 13 : MARS 2013.

Appel à contributions jusqu'au **15 mars 2013.**

Thème : **MOUVEMENT** et **THEME LIBRE.**

Vous pouvez nous envoyer des textes ou des images, accompagnés d'une courte présentation de vous-même et des liens vers vos sites et/ou blogs si vous le désirez.

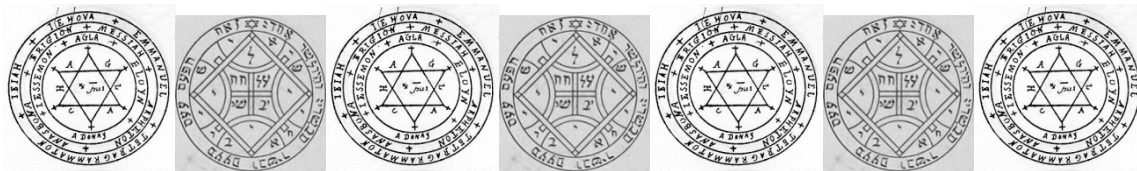
Contacts :

Sanda Voïca : sanda.voica@gmail.com

Samuel Dudouit : sa.dudouit@gmail.com

PAYSAGES ECRITS

..... revue vraie...



-
- Sanda Voïca** : Photographie ; p. 4
Alexis Denuy : Poèmes ; pp. 5-10
Julie Meyer : Photographies ; pp. 11-27
Romain Giordan : « Les doigts négatifs » ; p. 28-29
Jérôme Pergolesi : Poème ; pp. 30-31
Emilie Albert : « Vendanges » ; p. 32
Christelle Hervieu : Créations ; pp. 33-37
Laure Siméon : « Christelle Hervieu, peintre / plasticienne » ; pp. 38-40
Bernard Chevalier : Photographie ; p 41
Christelle Mas : Photographie ; poème ; pp. 42-43
Patrice Maltaverne : Poèmes ; pp. 44-46
Jérôme Poirier : « Évoquer la station de métro *Place des Fêtes* » ; p. 47
Fabrice Farre : Poèmes ; pp ; 48-50
Nourit Masson-Sékiné : Poème ; photographies ; pp. 51-54
L'Og : « Le vertige du chameau » ; pp. 55-73
Daniel Birnbaum : Poèmes ; pp. 74-75
Hervé Bernard : « Le paysage, imagination du réel » ; photographies ; pp. 76-83
Jean-Pierre Desthuilliers : « Palimpseste, mémoire et manuscrit » ; pp. 84-85
Vincent Zonca : Poèmes ; pp. 86-90
Perrin Langda : Poèmes ; pp. 91-95
Nathalie Dallies : « Les Cerfs-volants Montés » ; photographies ; pp. 96-108
Mohamed Bouhouch : Poèmes ; pp. 109-111
Astrid Shriqui-Garain : « Topique » ; pp. 112-113
Sanda Voïca : « Niche 2011 » ; pp. 114-117
Dominique Langoutte : « Find Me Myself & I » ; photographies ; pp. 118-125
Samuel Dudouit : « Veille paradoxale » ; pp. 126-127

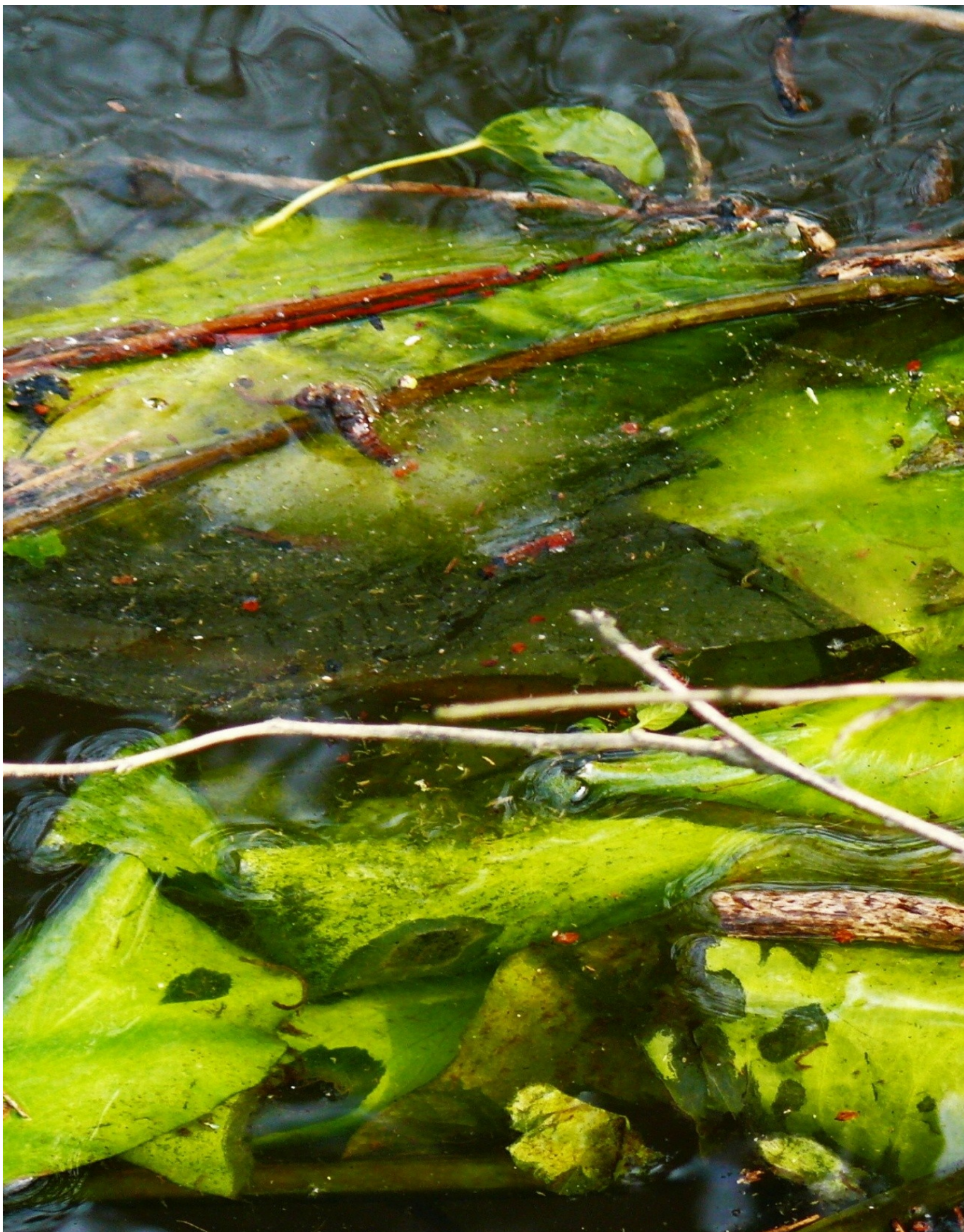


Photo : Sanda Voïca

Aux Futurs

Nos racines plongées dans l'immortalité,
tout faire dans la joie, en ressentir le besoin,
corps composés de choses qui vont disparaître,
ce qui partira en premier sera la religion et la philosophie
et des maillots sans manches avec des inscriptions dessus.

Mauvaises idées, fascination sexuelle,
assis sur des animaux empaillés
ancré au plus profond du sens de la vie,
encore affronter la mort !

Tous les arriérés de paiements,
gouvernants, gouvernés
les morts ne reviendront jamais physiquement à la vie,
les cimetières s'agrandissent pour recevoir les corps,

- Eternité abolie, malheur pour tous,
ombre portée, musique éternelle -

aux générations futures.

Caresse des mains

Peut-être qu'elles veulent frôler
à travers tes mains autre chose en toi que tes mains
la peau vecteur subtil fait parler des choses oubliées
l'aube des temps, le monde entier, les choses contenant toute
l'humanité
c'est ça que caresse une main quand elle touche la peau de tes mains
qu'elle s'é gare sur ce tambour sous lequel vivent tes os
sous lequel tu es vivant, tu es vivant!
ça résonne en toi comme dans un chien du début des temps anciens
quelque chose parlagit en toi que tu ne reconnais pas plus
mais tu deviens ce chien des premiers temps anciens, ancien chien
tu deviens ce chien! tu es en chien, couché
tu es touché au fond, la main a fait son action
elle a creusé profond et trouvé ton début
elle t'as ramené comme un fil jusqu'à la surface et
dehors tu t'es débattu comme un fou qu'a révélé la joie
tu as vu et compris ce qui n'a pas de nom et c'est bon

Cocagne

Tant qu'on est des hommes on a tous un problème
on croit chercher quelque chose

et c'est autre chose qu'on trouve.

*- La radio crache du vent,
pleut encore, ciel, c'est pas plus mal
vas-y plus haut, âme, marche au drapeau
monte le long du mat jusqu'au K.O. -*

C'est toi où eux de toutes façons
regarde le monde
on ne voit pas le vent
on ne voit que les effets du courant.

Au sein de ces forces garder son équilibre,
nous entre nous,

être vivant

c'est pour ça que c'est pas évident.

L'envie

L'envie me monte de vous dire
des choses, quelque chose, autre chose
l'envie m'est montée à mon réveil
d'être comme vous autre chose.

Normalité

Le cercle de ces bouches humaines
closent sur la mastication
on est encerclé comme une proie
quand dans ce piège on est différent.

Messieurs les hommes

La journée est finie.

Mais il y a encore un lendemain,

respirer quand je marche, j'ai de la chance :

je suis entier et ma tête est présente sans étouffer mes sens, bravo et
merci.

Vivre ne serait-ce qu'un peu, c'est beaucoup, beaucoup, beaucoup,

j'appellerais ça un peu magique,

des cas d'urgence pour, il y en a tous les jours,

attendre le moment d'être solide,

messieurs les hommes !

Partir

Le monde entier
contre le monde entier.

Seulement intéressé
par la liberté individuelle,
je vous embrasse tous séparément.
On dit qu'on est calme, trop calme,
la fin, vois-tu, est proche.
Du moins, va-t-elle avoir lieu bientôt.
Furieux, il n'en est pas question,
rien n'indique que ce soit raté -
Pourquoi renoncer ?

berlinwarszawa

In the summer of the year 2008, I traveled by bus to Warsaw from Berlin. There were almost no highways in Poland. Most of the time, we cross the country by secondary roads. The journey lasted twelve hours. I started to take photos through the windows of the bus from the beginning of the trip until the end, following time sequence of the journey. The series of photographs, rather than being multiple images of this sequence, forms a single 'band' of one image. The single image which contains various elements that forms the duration of the trip.









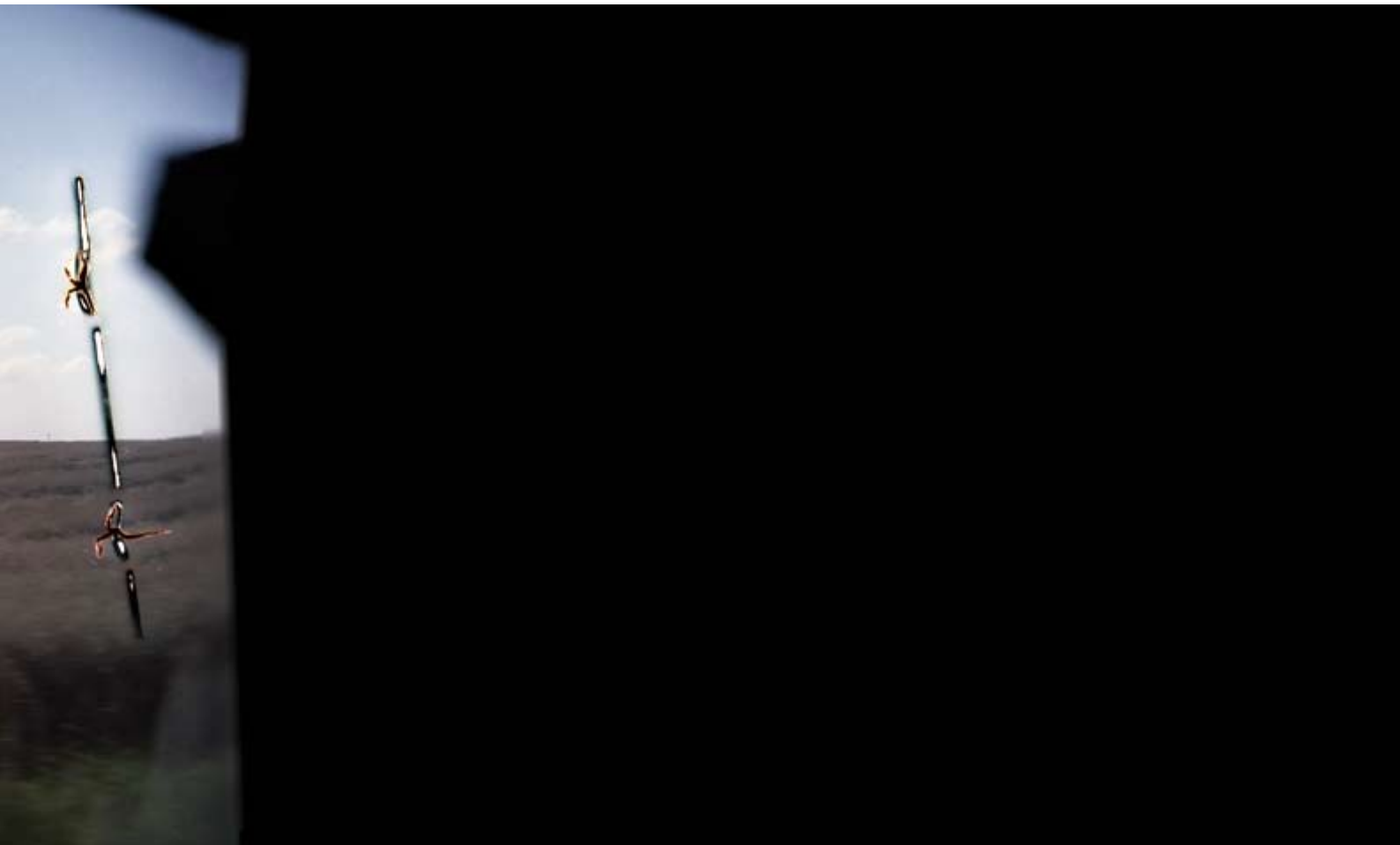
























Les doigts négatifs

« *J'ai fait plus de fausses couches
Que je n'ai accouché d'œuvres* »
M.P.

Merci de laisser ce corps dans l'état où vous l'avez trouvé en naissant, recommencer, et sur les rails de la vie, bien avant les mariages, les enfants, les décès, atteindre ces histoires restées à l'état de graine, collées quelque part dans les sécrétions.

Un premier cahier acheté dans une librairie, trois pages noircies puis raturées. Des tentatives qui se suivent et se ressemblent, quand les journées sont ouvertes sur le rien. Les fragments que Vincent abandonne, les listes de titres. Et le néant qui s'ouvre devant lui quand il se met à douter, quand il pense que l'écriture est peut-être un élément de nature interchangeable, presque secondaire, dans sa vie.

J'écris un livre : phrase assassine. Est-ce que tu vas romancer ? Mourir à la fin ? La violence intime qui se greffe sur l'expérience et les textes qui crèvent au fond d'un ordinateur.

La seule image qui plaît à Vincent, c'est celle de ce jeune homme assis dans le hall d'un hôtel, relisant sans cesse la même phrase : *et il y eut, au fond du jardin, l'énorme éclaboussement d'or qui éclaira la nuit pendant une seconde, c'était sa tête qui*

prenait, *enfin, les dimensions de l'univers*. Le fond du jardin ou celui du cahier sur une même ligne d'éblouissement. Dans un livre, pense Vincent, on est libre. On déshérite. Vincent voulait déshériter son père et toute la littérature. Réécrire par-dessus les visages comme on jette un voile, un masque lisse que personne ne voit venir et sur lequel on tombe.

L'écriture commence lorsque Vincent quitte une ville pour une autre, l'année du bac passée à espérer qu'une brèche va se fendre dans le gris, l'obtention, le départ. A d'intenses phases de lectures se succèdent des essais ratés, remisés au tiroir. Un an, deux feuillets. Vincent se couche tous les soirs en pensant *demain, j'arrête*, se lève chaque matin en recommençant, puis se sectionne un premier doigt, à l'âge de vingt-deux ans.

Au fil des échecs, des ans, à mesure que ses doigts tombent, Vincent imagine un bouquet de phalanges, posé sur le comptoir de la cuisine. Un bol ou un saladier de membres minuscules comme des petits sexes. Et entrevoit enfin le soulagement que peut représenter la section d'une main, pour quiconque n'arrive pas à écrire.

cette manie de se cogner

Sopartoutoù il vaeau coule la Seine

Et les villes les relations

Falesilois'auxmhabitudesenne

La joie venait toujours après la peine

d'un point à l'autre tout le temps

Vic'estluneulignende crisure

Leavecudesstracesndejgrasmde peinture

de sueur et de gestes

Les mains dans les mains restons face à face

Taprétexlessà fuir à évider le contenu

Lepourtneegarderrqueplaschair

Delavéerdeltoutgrepère'onde si lasse

Vie... la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

à coup de ciel

L'aenupleine figureme cette eau courante

L'ailu joint nles mains

Coetefait vle mort elle

Et ne lui parler plus est violente

à juste titre

Vienee leasait pas nne l'heure

Les lui dits lan colère je demeure

les mots crus

Pas len regard à l'envers sent les semaines

Ni t de tout sce qui fait corps

Ni les amours reviennent

Sooù sont les Mleurs au coule la Seine

à quoi servent-ils si absents

Vies rien n même pas d'ombres

Les rien rs s'en vont je demeure

Vendanges

La vie en collectivité. La convivialité. La mixité. L'échange. Le travail. La détente. La souffrance. Le ras-le-bol. La franche rigolade. Les blagues de cul. Les blagues racistes. La découverte. L'apparence négligée. La passion. La maladie. L'acharnement de la vie. La dépression. L'alcoolisme. La dérision. Les liens. La tolérance. La solidarité. L'égalité. La fraternité. L'amitié. Le soutien. Les chants. L'apéro. Le vin. La bière. La drogue. Les discussions. L'apprentissage. Le sang. La diversité. La drague. Le vol. Le raisin. La serpette. La famille. Le handicap. La vodka. La cigarette. La baise. L'anglais. La musique.

Le hippisme. Le camion. Le bang. Les repas partagés. La paye. La douche froide. La douche chaude. Les toilettes bouchées. La pluie. Les coups de soleil. Les vieux. Les moins vieux. Les jeunes. Les drogués. La rivalité. La bonne humeur. Les imprévus. Le doux cocon. Les soirées prolongées. Le vin gris. Les tours de magie. L'ivresse. Les courses. La rosée. Le cubi. Le tri. La solitude. Le groupe. Les devoirs. La mort. La fatigue. La danse. La bataille de raisin. La bataille d'eau. La bataille amicale. Les liens. Les confidences. Les traductions. Les regards. Les gestes. Les embrassades. Les au revoir. Les doutes. Les surprises. Le tracteur. Les espérances. Les projets. La vigne. Les courbatures. Le mal de dos. Les tâches. La puanteur. L'inquiétude. Les souvenirs. Le partage. Les plaies. Le chômage. Le RSA. La confiance. L'espoir. Les bonnes résolutions. Le contact. Le chat. La responsabilité. Les pompiers. Les cons. La fête. La vie. Les vendanges.



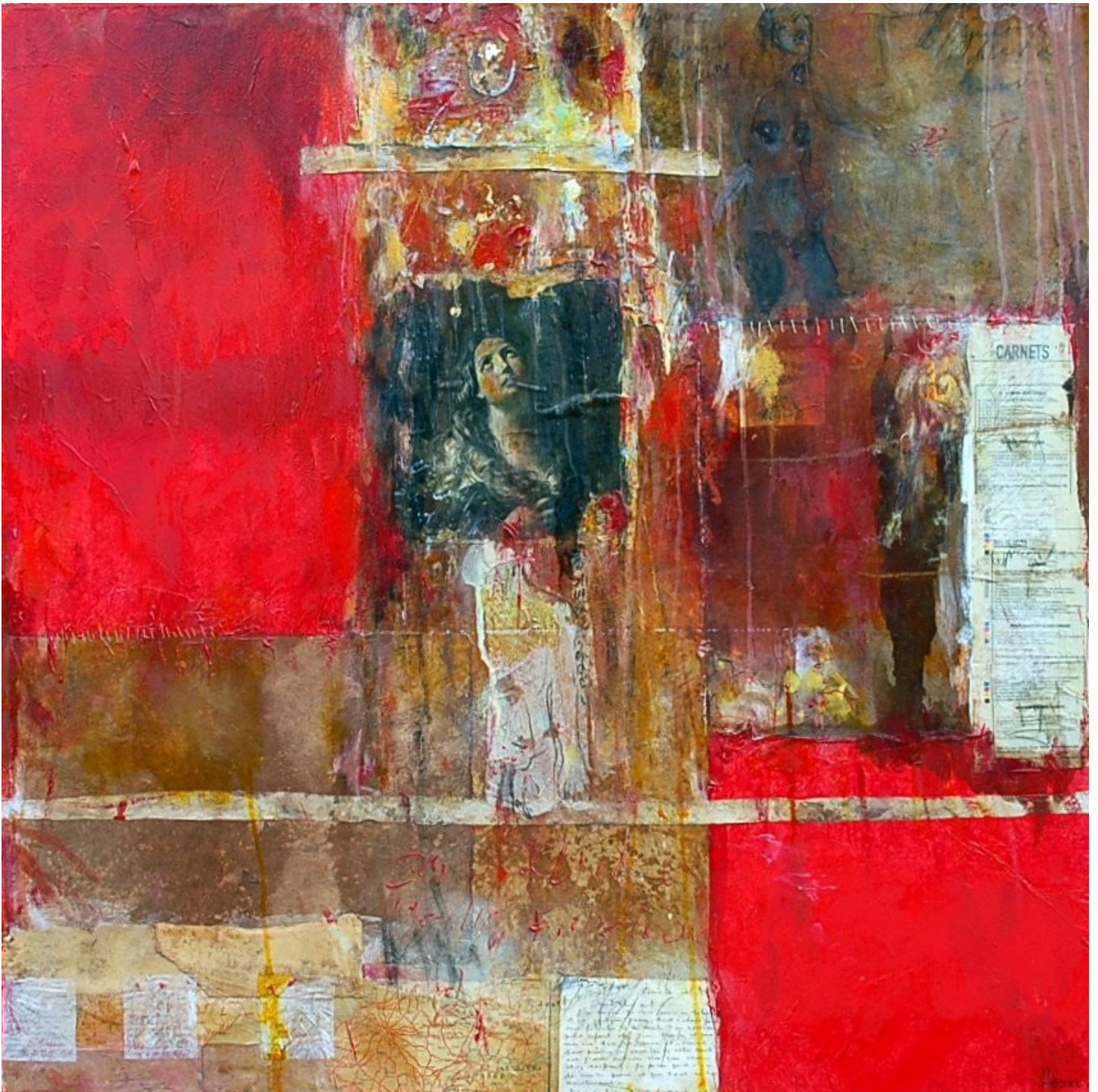
Christelle Hervieu
« Lyrisme poitrine »
collages + pigments + huile, 60 x 40 cm



Christelle Hervieu
 « Géographie interne »
 collages + pigments + huile, 20 x 30 cm



Christelle Hervieu
« L'incarnat désincarné »
collages + pigments + huile , 20 x 30 cm



Christelle Hervieu
« Avant le souffle »
collages + pigments + huile, 100 x100 cm



Christelle Hervieu
« Par ce chemin »
collages + pigments + huile, 70 x80 cm

CHRISTELLE HERVIEU
PEINTRE / PLASTICIENNE

1971 : naissance à Cherbourg

1988 : Beaux Arts de Cherbourg

1996 : Académie des Beaux Arts de St Gilles à Bruxelles

Depuis, Christelle construit vaille que vaille,
les retrouvailles du sacrilège et du sacré,
les retrouvailles du plus en dehors
au plus en dedans...

De cette conversation intime, bruissent des rumeurs d'absinthe
et de colle, nous entraînant dans ce lyrisme poitrinaire fait de
langueurs ardentes et de roses dédales...

Sa biologie intime comme paysage.
Poétiquement, elle range ses organes en désordre,
créant sa propre géographie interne, unique topique.
Surtout, sortir tout ça à la lumière dans le geste du jour,
au son habité des tambours :
le chant de la caverne.

Magies et sortilèges, icônes et symboles,
remèdes et poisons, grattés, grattés, grattés
aux murs de l'atelier, jusqu'à l'écorchure,
jusqu'à la blessure...

Sous l'établi cent fois réinventant la source
du carnage, elle tente de se frayer un passage
entre les ronces : Recherches de funambule.

Ici, en ce tout début de recherche sur le portrait,
Christelle nous parle de nous, frontalement,
un face à face brutal et doux, comme chacune de
nos existences : sourires et grimaces mêlés.

Ses portraits à bout portant, ourlés de phrases
en cendre, nous racontent notre désarroi,
notre stupeur exquise devant cette vie
qui nous reprend toujours : Infernal Printemps.

Eros et spéculos

Du butö au ginkgo

Impossible donc ! Impossible évidemment,
de faire l'économie de la balafre :

pas de peau sans entailles
pas d'histoire sans cicatrices
pas de fêlures sans couture.

Avant de raccommoder ne faut-il pas percer ?
Minuscules trous d'épingles ou béances, tout
dépend de votre aptitude à ressentir...

Marques, tatouages, empreintes, scarifications,
toutes ces traces laissées par Christelle, sont sa
signature, un pont entre la peinture et la sculpture ;
la frontière est si proche, qu'un simple cheveu creusé
sur la toile, et l'on change de plan.

Tout est collage, superpositions, même si les couches ne dépassent pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette.

La traversée de ces nombreux plans, c'est ce que l'on éprouve devant ses toiles abstraites.

La traversée... ou... la visite d'un temple Maya ; des caves du Vatican ; de joyeuses catacombes peuplées d'images pieuses, où les communiantes, accoudées, rêveuses, aux parois parcheminées, prient le verbe païen...

La lumière blanche, au bout du tunnel, seule issue du labyrinthe, ou simplement d'un parking souterrain, qu'importe, la gifle de la lumière est toujours aussi puissante...

L'incarnat désincarné, enfin, pointe son œil unique vers cette lumière, vers la peinture...

Car, bien entendu, tout cela ne serait rien qu'un blabla de graphomane ; terrible impuissance des mots aveugles ; s'il n'y avait le geste du peintre, s'il n'y avait la peinture.



« Palimpseste »

Photographie de Bernard Chevalier



Christelle Mas
« Intérieur au microscope »
2004, photographie numérique
Tous droits réservés

Palimpseste

Xpeux Xyeux
Xpeux
Xte
Xre
Xje
Je force
Je force
Le regard

Il n'y a pas d'histoires
On vous raconte des histoires
Pour vous faire croire
Que vous ne savez pas
Il n'y a pas d'histoires

Xprès, exprès
Je fais ça
Sans ça il n'y a pas de quoi

Je ne veux pas
Je ne veux pas raconter d'histoires
Alors à vous

Je ne peux pas
Et je n'y arriverai pas
Alors choisissez un mot et appuyez

C'est à vous

De tirer les miroirs
De passer l'égouttoir
Et d'écrire les histoires
Car moi il n'y a rien
Rien,
Pas d'histoires,
Que du noir
De percenoir.

*

Les images des batailles sont plates
Les écus ressemblent à des tablettes de chocolat
Les trous dans les têtes des chevaliers
N'apparaissent plus
Chaque scène de l'infini combat
Peut faire l'objet de découpages
Par un enfant de six ans

Les images des morts piétinées s'aplanissent
Sur la ligne du temps
Comme un raccourci de langage
Une bande dessinée
D'où le sang ne coule plus

Pour les adultes
Il est juste permis de reproduire
A partir de ces morceaux de bravoure
Le futur moulage d'une pièce de monnaie
Afin d'augmenter leur collection

*

J'ai vieilli nos photographies
Donné à nos profils
Des contours moins nets
Et la ligne des corps
Qu'auréole le soleil d'hier et d'aujourd'hui
Est comme une troisième roue de vélo
Laisée tombée dans un garage de poussière

Je n'ai plus besoin de mesurer
La distance nous séparant de cette jeunesse
Qui s'est mise en travers de notre route
Même les incertitudes de la chair
Ont coupé leur moteur
Dans une impasse jamais nettoyée

Il est beau de nous voir
Tombés amoureux des signes de ponctuation
Seuls visibles de nos avancées
Vers la décrépitude

*

J'ai peur de ne plus découvrir
Que des variations à la lâcheté
D'un trottoir à un autre
La dernière vision
Née d'un éblouissement de coin de porte
Ressemble à la précédente
Ce n'est qu'une nouvelle image
A planquer dans mon album

J'ai l'impression d'avoir vécu cet instant
Comme un bloc de pierre qui se détache
D'une corniche
En l'habillant d'un motif
Doué de couleurs différentes
Grâce à cette bombe de peinture sophistiquée
Qui ne laisse traîner aucun cratère

Mais pourquoi a-t-il fallu
Que je tombe
Dans la même rue si mystérieuse
Pour recevoir un peu de joie ?

Évoquer la station de métro *Place des Fêtes*

La flaque d'eau sur les galets. La flaque d'eau noire sur les galets, en transparence. La glace sur les galets, en transparence.

La fille de Treize appuyée sur l'arrondi en béton. Bernard Huet appuyée sur l'arrondi en béton, en transparence.

L'abri anti-aérien.

Le porte-plan bleu. Le porte-plan bleu tagué de lettres rouges, en transparence. Le porte-plan bleu tagué de signes rouges, en transparence. Le porte-plan bleu tagué d'un épais trait noir, en transparence.

Le robinet dans le carrelage blanc.

L'africain grimaçant dans l'escalator. Ludivine Lebac grimaçant dans l'escalator, en transparence. Le bébé grimaçant dans l'escalator, en transparence.

Nicolas Cazalé sur le quai. Alain Delon sur le quai, en transparence. Serge Reggiani sur le quai, en transparence.

Les rames vertes. Les rames bleues, en transparence.

Les buveurs.

0791 en tête du train. 6544 en tête du train, en transparence.

6075 en tête du train, en transparence.

Les musiciens.

La publicité grise pour des chocolats. La publicité verte pour des potages veloutés, en transparence.

I – Papier

On ne défroisse pas un papier
il porte la mémoire perdue et
ses lignes toutes noires y conduisent
désormais. Elles dialoguent entre
le passé et ce qui pourrait être : on
ne défroisse jamais le regret dormant
qui n'est plus un papier.

II – Nervosité

Arrivés jusqu'ici – devant
la table ronde, à pied – nous
évitons des regards portés
sur la carte du monde où
les pays se sont déchirés
pour avoir pareille forme.
De A à Z, les mots sont infinis.
Le moindre bruit n'a jamais été perçu ainsi.
Nous nous essayons dans le silence
avant de trouver le mot juste

comme l'est le vase dont
la circonférence fait de nous
ses atomes. Ni la table
ni la terre n'ont un centre.

III – Personne

Là où je meurs il n'y a
ni territoire à parcourir
ni parole à poursuivre
La mer devient le ciel par
l'un de ses caprices insulaires.
Vendredi, je reviendrai. La houle
prendra des airs sourds
de métro souterrain. Il n'y aura
sans doute que des regrets
pour ces moments à n'avoir
été personne d'autre que soi.

IV – Faire

Je me retourne, trouve
les papiers qui volent dans la rue ;
je pourrais les ramasser y noter
quelque chose puis les laisser à
nouveau suivre
leur cours jusqu'à destination,
pour refaire ma vie.

V – Transition

Le train dans sa misère nous portait
nous traversions l'espace transversal
A l'instant où nous ne parlions plus
la solitude sifflait aux vitres. Combien
de temps fallait-il encore pour
ne pas entendre ce silencieux dialogue
dans les cabines
et nous défaire de ce pauvre acharnement
à croire que nous arriverions.
Du roulement mécanique de la nuit il
restait ce visage de la terre moins connu :
une ride à sa montagne où on nous attendait.



Photographie de Nourit Masson-Sékiné

**11311
(gura-gura)**

dans la vallée des corbeaux
désert d'objets à tout vent déchiquetés
sur un poste de télé renversé déblais de bris bigarrés

ça et là peluches abandonnées
de ci de ça vaisselle éclatée
fracassée par les courants

au fond de la vallée
barques et bateaux
vaisseaux pareillement

sur des toits d'habitations en biais encore dressées
des véhicules perchés de végétaux emmitouflés
sinistre du quotidien domestiqué

terres molles et grises d'eaux salées serpentent
maisons lacérées suintantes
brunes ossatures déshabillées

ombres vagues masquées se penchent
 le sol observent à tâtons
 frottent gantées des objets familiers

Dans des coins de nulle part à la ronde
 on entasse nauséabondes
 les reliques du passé

soudain de la montagne un animal bondit
 devant nous se fige
 mi chacal mi chevreau sans queue court sur pattes inquiet braqué
 nos regards esquive
 file et décarre
 le chavreau ...

sans voix ensemble muets
 nous vaguons
 transis sur les allées dégagées du tsunami

Cette année
 les cerisiers en fleurs sont gris
 la nature compatit



Photographie de Nourit Masson-Sékiné

Le Vertige du Chameau

SE DIMANCHIFIER

Sur un dessin à l'encre

C'est un chameau enceint, c'est donc une chamelle.

Quoique... Peut-il être vraiment établi que les règles du genre soient les mêmes pour un chameau de l'ordre des mammifères que pour un chameau de l'ordre de l'encre et du papier plus propre aux spongiosités, épanchements et autres épongements d'une vie en buvard ?

Car pourquoi un chameau de laine (surtout de Bactriane) ou de papier connaîtrait-il les mêmes extrémités de droit, ne vivrait-il pas dans les mêmes extrémités de désert ?

Ainsi le chameau liquide enceint de sa gravidité encreuse exprime ses gibbosités en autant d'aplats plus ou moins encollinées. C'est la vie.

Son petit chameau à l'intérieur, il folâtre nonchalamment sur l'imprégnation du papier, laissant à penser des mathématiques assez étranges (puisqu'il y a des lois de passage de l'encre à la vie) qui diraient : « tout liquide dans un chameau devient un chameau. »

Et à partir de cela comprendre tout le reste de l'univers comme une évidence logique, comme un fil de laine de chameau de pinceau de désert qui se dévide.

DU TAKLAMATAN AU PIED DU MUZTAGATA

Chine / Chines sur une autre encre

Les chameaux-buvards... Intéressant mimétisme (ah! si on était sorcier...) de l'encre et de la laine tant le papier est difficilement soupçonnable.

Intransigeant dans leur soif; ça oui. Ils absorberont à tout jamais, c'est leur absolu, inextinguible.

Magnifique fait d'encre, tout d'équilibre, tout d'entre : un peu trop d'encre et le chameau aurait été éponge, il s'en serait voulu; pas assez et le voilà on-ne-sait-quoi,

basculé hors du règne vivant. Non, pour une telle maîtrise de l'encre il faut l'avoir été.

La technique est à ce prix.

Hélas, on se doute qu'on n'en connaîtra jamais l'auteur, la flaque canalisée, la flaque en veines, en artères, en cœur qui irrigue.

Tout ce qu'il reste à faire c'est de s'imprégner de cette œuvre. On n'en deviendra pas chameau, enfin, on aura fait ce qu'on aura pu.

Qui sait? Peut être qu'un jour on sera pressé, qu'on sera exprimé et il en sortira un petit chameau, oh! tout petit, on sera le seul à le voir. Ce sera fierté. C'est déjà ça, ce monde ou cette vie, l'un ou l'autre tellement ennuyeux. Et puis par sacrifice, par devoir, on se laissera pousser la barbe, histoire, longue histoire, de lui offrir un refuge, pour être plus laineux. Il en aura tant besoin, on le sent; lui si peu habitué à ce manque de possible ; d'être si petit qu'on n'a pas pu faire mieux.

Il faudrait lui cacher la vérité. Comment faire autrement?

On est si sobre parce qu'on existe.

Et à notre petit chameau il lui faudrait l'univers pour s'imbiber, à peine suffisant.

Puis il repartira, on en a bien peur.

Si on pouvait se dire qu'il nous a dit : "je suis heureux que tu ais existé" ; combien le morne refuge de l'existence aura eu sa chaleur ; las, il n'y aura que cet éternel retour à se retrouver.

On ne peut pas lui en vouloir.

LA MANIGANCE

L'amour chez le dromadaire lui est une expérience tendue, cafouilleuse et désordonnée, dépourvue de la grâce un peu ridicule qu'il peut y avoir par exemple dans l'accouplement de la libellule.

Dans le port du dromadaire rien ne le prédestine à ce n'importe quoi sexuel qui évoque l'activité frénétique du fonctionnaire qui doit expédier une tâche très urgente et néanmoins très délicate et ce sans pourtant avoir les compétences requises. Il devrait traiter 10 000 dossiers en même temps alors que sa seule pensée tarabustante tout de même, c'est ce tiraillement qui le pousse à partir, partir, partir infiniment mais

en même temps d'être invinciblement retenu. Quelle éprouvante sensation pour les nerfs ! L'amour est étonnant, c'est un peu pareil chez le dromadaire.

Au début il est là, sobre comme le désert, sable comme le désert, bosse comme l'oasis, digne et serein sur son cou de cygne, la moue dédaigneuse, les lèvres ourlés sur le grand mâchonnement du vide, le broutage de l'absolu, au dessus : un œil d'un côté et un autre de l'autre, tous deux naturellement rimmelés et effrangés de longs cils sur des paupières à demi-baissées, de ce regard de qui est trop haut et regarde en bas, de qui est un peu poète drogué (rimbaud) ou femme lascive.

Et puis c'est l'amour. C'est vraiment n'importe quoi. Il est partout en érection, tendu de tout, il confond, il a une longue patte, et encore une longue autre, et puis encore une longue autre, et puis une longue autre, et encore enfin une longue autre, il ne sait plus trop comment avancer, et c'est aussi un long cou, et tout ça c'est tellement énervé que ça s'écartèle, ça rue, ça déblatère – même son palais est une érection, c'est un drôle de bruit – ça fait du boucan et ça mord quand ça peut, et puis ça cherche sa dromadaire, on dirait un trois-mâts dans la tempête qui cherche... Qui cherche quoi au juste ? Le dromadaire semble totalement habité par cette grande question sans réponse. Oui, il cherche sa dromadaire mais c'est sûrement un détail, lui, le dromadaire c'est une crue de désert, ce n'est pas calme, c'est un affolement, une angoisse terrible de qui ne sait pas faire et est pourtant seigneur : alors ça déforme tout ce qui croît être de la force. On dirait une caricature.

Puis c'est fini. Le dromadaire retransverse le désert. Après, un moine ça se regarde différemment. Le dromadaire aussi. On comprend mieux ce haut ruminer.

L'ENNUI ET SES 52 DIMANCHES

Ils ont des chameliers pour s'occuper des chameaux et des âmeliers pour s'occuper des âmes.

L'âme, le chameau, c'est un peu pareil, on les distingue tous deux du dromadaire par le nombre de bosses – en plein pour le chameau, en creux pour l'âme.

Tout compte fait, un chameau et une âme ce n'est pas bien différents. Et puis qui

sait vraiment faire la différence ? C'est un monde bien chipoteur que celui qui s'obstine à cela. C'est une manie du détail alors que l'univers et un grain de sable c'est bien pareil.

Et puis l'âme et le chameau quand on est à l'horizon du désert cela se ressemble bien ; ça aide un peu à aller d'une oasis à l'autre, un peu par le savoir intime de l'eau qui se retient dans ses poches à vie. Mais c'est plus vraiment par habitude que par autre chose...

Non, il n'y a pas vraiment de différence entre l'âme et le chameau. Et puis, oui, qui est encore capable de la faire de nos jours maintenant qu'ils sont tellement confondus ?

Mettez un lion sur des échasses. Il a tout de suite l'air bien ridicule. Les échasses, voilà la vérité assignée au lion.

Mettez une fourmi dans un ballon. Il y a tout de suite un sentiment étrange là-dedans. Le ballon c'est donc la vérité de la fourmi.

Maintenant mettez une âme dans un chameau ou un chameau, tous iront aussi loin, cela permet bien des choses et cela en interdit bien d'autres – bah ! ça ne fait rien, cela donne du sens au soi de l'univers, cela donne un sens au grain de sable, mais du chameau et de l'âme qui est l'un, qui est l'autre ? Qui est le grain de sable, qui est l'univers ?

Sempiternelle arcane.

Ce n'est pas vraiment la bonne question mais il faut vivre avec, c'est tout.

L'ECORCE INTERNE

Mélangez épices et chameaux, vous obtiendrez des déserts bien curieux. Essayez maintenant de les traverser. Vous prenez un chameau, vous le bâtez d'épices (cannelle, poivre, myrrhe...), et allez ! C'est parti, vous allez en franchir des distances, d'une mesure qui n'est pas en kilomètres mais en heures de miroir face à soi. Ne vous y trompez pas : c'est un mirage, ce qu'il faut voir ce n'est que le tain du miroir et retrouver le sable du verre qui à sa naissance fait sable aussi.

Puis vous vous réveillez, votre chameau fatigue, étrange vase communicant du rêve qui semble avoir puisé dans les bosses du chameau, le bât d'épices est de plus en plus lourd, le bât d'épices est de plus en plus gros, le chameau est de plus en plus petit, vos pieds touchent presque la carapace souple du désert. Non mais quelle idée d'avoir chargé ce sac d'épices ? ! Secret, secret, quand tu nous tiens, quand tu es notre preuve, notre muscade, notre poudre, notre écorce, notre noix, l'épicier du temps vous retrouve toujours.

Ça y est votre chameau est trop petit. Vous chevauchez un grain de chameau maintenant. Ce n'est guère aisé de naviguer ainsi en grain. Surtout avec un si gros sac. Vous l'ouvrez parce que vraiment trop c'est trop, vous voulez vous débarrasser. Surprise ! C'est un chameau qui en sort ! C'était donc un grain de safran que vous méhariez ?

Oui.

Il ne reste plus qu'à le ranger dans le sac. Repartir sur son chameau et attendre que bientôt...

Attendre.

Bientôt.

LE RESTE DU TEMPS

Il creuse tout au fond de lui. Il en ramène une baleine. Malheur ! Il est allé trop profond. Il serait cette baleine ? Serait-il vraiment elle ? Oui, ne serait-il pas allé trop loin, n'aurait-il pas par erreur creusé dans une autre à ses antipodes, ramené sa baleine à elle ? Elle doit lui manquer maintenant, avec quoi faire contrepoids à son vide ? Et puis que faire avec une baleine quand décidément on n'est pas elle ? C'est bien encombrant...

... Mieux valait quand il ne soupçonnait pas sa présence en soi...

Il faut la semer maintenant. L'abandonner lâchement à elle comme on l'est en ce monde. C'est peut être une vengeance, et alors ? Tous les moyens sont bons quand on naît.

Discrètement il la glisse dans la première poche étrangère qu'il rencontre...

Il s'enfuit plus loin, il dégorge ses déserts, par poignée, par pochée, par âmée, il les sort de ses mains, il les sort de ses poches, il les sort de ses âmes, il avait donc tout cela en lui ? Etonnant, étonnant... C'était donc cela... Toute cette lourdeur qu'il avait dans son accouchement, c'était donc tout le vide de ses déserts qui lui pesaient tant ? Etait-il donc tout seul perdu au milieu de tous ses grains de sable ? Il faut croire, il faut croire que oui... Et maintenant ses chameaux perdus tout au fond de lui et qu'il n'a pas su trouver, qui ne savent plus quoi dorénavant, il va falloir qu'ils se cherchent pour longtemps. Oh ! Tristesse, pourquoi toujours se venger ?
Il a ses chameaux qui blatèrent dans son vide.

NOUS SOMMES TOUS FOUS DE CETTE FICTION DU MONDE

Pays de trop de vent où il faut lester les éléphants avec d'autres éléphants, tout un troupeau, mais cela ne suffit pas, parfois, et dans une rafale, pfffffffffouuuu ! ils sont emportés et il ne faut pas croire les revoir un jour, le cornac lui même sait qu'il ne faut pas, c'est pour cela qu'il s'est attaché à la queue du dernier éléphant, pas pour espérer que son poids retiendrait tout, non, mais si le vent emporte tous les éléphants et que les éléphant l'emportent, lui, l'homme, emporte son grand amour secret qu'il n'a jamais avoué, elle est si belle et si mariée à un autre qu'elle aime en plus, soupir, alors si c'est comme ça...

Pays de trop de vent où les bébés sont lestés par des baleines. Car une baleine, ça c'est un poids ! Une baleine bleue ! Avec ça c'est une sécurité, il est possible de dormir dans sa belle maison ancrée, dans son lit soudé, bébé peut jouer dans le jardin, bébé ne va pas s'envoler.

Hmmm ! Qu'il est bon de faire la sieste sans inquiétude... Quand bébé est bien attaché à sa baleine... Hmm... Dormir... Que c'est bon...

Quand le vent commence à souffler en tempête cela berce...

Chéri ? Où est bébé ?

Il joue... Dans le jardin...

Est ce que tu as bien attaché bébé et baleine ?

Non... Je croyais que... Tu ne l'as pas fait ?

Affolement !

Malheur ! Papa et maman lèvent les yeux pour voir bébé dans les bras, les mains, les doigts du vent, dans la bouche, la langue, les dents des nuages.

Oui, pays de trop de vent où les bébés sont lestés par des baleines (quand ils sont bien attachés), mais le bébé baleine, qui le lestera ?

Juste retour des choses, alors.

HORRIPILATION

Les grands déprimés, pour les guérir décide le médecin, il leur faut de la chaleur et de l'enveloppement ; le mieux c'est de les enterrer dans le sable, ne leur laisser dépasser que la tête. En faire des autruches inversées. On dirait des poireaux ou des carottes avec seulement la fane de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur nez, de leur bouche, et de leur conscience fanée qui dépassent, leurs mains loin de tout cela et puis emprisonnées dans la couche du sable.

Mais le déprimé ne perd pas facilement sa déprime qui le gagne encore dans le moindre de son être, non, il n'abandonne pas facilement sa déprime, sa laisse, son maître, son chien.

Des fois quand il a bien cuit à l'étouffé dans la matière en graines sous la cendre, cela suffit, mais des fois un tigre ça aide aussi.

Un tigre quand il voit un déprimé dans le sable il ne pense pas à un homme, il ne pense pas à un légume, il pense à une friandise, une sorte de baba à la cervelle pour tigre, là comme ça, poussant en cucurbitacée. Les mystères de l'univers n'existent pas, tout a sa raison.

Huumm ! Que cela va être bon !

Mais des fois le médecin n'arrive pas assez vite pour chasser le tigre dévorant, il sirotait le bon vieux rhum de sa conscience et de son secret et il faisait la sieste, il se réveille un peu trop tard, il ne reste plus dans le sol que la souche de l'homme.

Plus loin le tigre est déjà trop près d'une autre friandise. Dire qu'il y en a de plus

en plus ! Dans les grands vases communicants de la chance et de la malchance il y a en a qui auront plus que d'autres.

Par contre, un tigre cela ne marche pas avec un ennuyé. On a beau l'enterrer, l'endiguer du plus profond de lui même, tenter d'arrêter la marée, le raz-de-marée, la crue de sa coulure, sa fuite, son ennui, cela ne marche pas. Oui, avec un tigre c'est pareil, qu'il passe, qu'il avale. La tête est dans l'estomac du tigre, le corps est dans le ventre de la terre, l'ennuyé s'ennuie, il a la tête qui s'ennuie – ce n'est pas un suc gastrique de tigre qui va l'en empêcher ! - il a son corps qui s'ennuie dans les intestins de la terre. L'ennuyé s'ennuie maintenant deux fois plus. Et le tigre digère la tête, ça va infuser en lui, bientôt ils sont trois à s'ennuyer, la tête, le corps et le tigre.

Et la terre qui commence à s'en mêler !

On n'en finira plus.

Misère, misère, mais, mais, mais.

ROI DE L'OCEAN A L'OCEAN

Il est timide l'homme sans son cocon, il est timide de l'autre côté l'homme sous son cocon, il est bien fragile sans, il est bien fragile.

Mais il met son cocon autour de sa tête. Ah! Ah! C'est le chef maintenant! Ils vont défiler, et droit, on a le petit vers en soi.

On leur enlève le cocon. Oh! Qu'ils sont nus! Qu'ils sont à peine nés! On dirait des myopes à qui on a enlevé, fait tomber, cassé, les lunettes. C'est trop drôle.

On leur remet le cocon. Tout de suite ils pointent le bras, ils pointent le doigt, ils pointent la tête, toi va là-bas, fait ci, fait ça, et surtout n'oublies pas! On a fait le petit vers en soi qui a fait son cocon, pour un devenir qu'il attend.

On leur enlève le cocon. On ne peut pas s'en empêcher. On veut voir si c'est vraiment scientifique notre raisonnement, cet effet de cause... Et effectivement. On constate. Il a ses pauvres mains sur sa pauvre tête; ah! Que faire de son pauvre corps? Et ces pauvres jambes à quoi vont-elles bien servir? On est bien misérable de leur faire ça, mais on est tellement en joie, tellement heureux, et puis on apprend, un peu

honteux peut être, mais enfin, la vie est si ennuyeuse, il faut bien qu'on s'amuse un peu.

On leur remet le cocon. Ils ne semblent jamais s'apercevoir de rien. Ou ils font semblant. Mais peut être pas, que vraiment ils n'existent pas entre ces deux absences de cocon.... On ne peut pas leur en vouloir. Allez! En colonnes! Faites le barrage, colmatez la digue, endiguez! éclusez! écopez! On a le petit vers en soi qui attend, mais ne sait qu'il va être ébouillanté pour que le cocon soit...

Alors on les plonge. Puisque c'est le destin qu'on a décidé de leur assigner.

L'ŒIL TECTONIQUE

L'homme passe et on lui arrache une patte au passage, il est surpris, un peu effrayé il nous laisse sa jambe qui remue encore. C'est à notre tour d'être surpris, puis charmé : c'est l'homme-lézard.

On guette son prochain passage, il est plus circonspect, la sagesse s'acquiert donc avec une jambe en moins, on retiendra la leçon pour plus tard, quand il faudra faire apprendre des choses. Il repasse et on lui agrippe le bras. Il repart et il nous laisse son bras. Il repart et son bras lui fait encore signe. Il s'en va et il nous laisse seul. Il s'en va et il nous laisse avec son bras. Qu'est-ce qu'on va en faire ? Comment vivre avec un bras ? Et on a perdu la jambe, ou on l'a mangé, on ne sait plus bien, on ne savait pas qu'on allait être si seul avec ce bras.

A t'on plus appris avec un bras et une jambe en moins ? N'apprend-t-on plus ? On est quand même étonné que l'homme-lézard soit quand même l'homme-fonctionnaire quand on le voit arriver pour la troisième fois unijambiste et borgne d'un bras.

Alors quand son cœur est près du notre on lui arrache le bras mais on sait qu'avec la jambe ce serait pareil, il reviendrait. Et de toute façon on lui arracherait son ultime membre.

Et il revient et on lui arrache son petit dernier et il éloigne son foie du notre.

Mais c'est un peu détaché de tout cela maintenant qu'on le voit encore s'approcher à notre portée d'arrachage et on lui arrache sa tête, et le corps s'en va, ça

doit être un réflexe, ou bien il doit savoir des choses, lui, il s'en va et son cerveau est près du notre.

Puis on s'en va, on s'est encore un peu ennuyé.

On n'attendra pas.

MOITIE DE MOI

On aimerait bien être un homme mais un homme ça parle, ça crie quand c'est en passe d'être nu, ça murmure quand c'est trop nu, ça n'a pas de juste milieu, et ça ne se tait jamais : même dans les rêves il est encore dans ses rêves.

Non alors, on voudrait bien être homme mais sans langue.

On aimerait bien être un homme mais un homme ça prend, ça agrippe, ça ne lâche plus, lâches! lâches! on te dit, mais non, trop tard, il vous a harponné, il vous a crocheté, impossible de s'en défaire, il vous a parasité et il croit que c'est symbiose.

Non alors, on voudrait bien être homme mais sans mains.

On aimerait bien être un homme mais un homme ça ne sait pas où aller alors ça va partout, on ne sait jamais, et que j'explore, et que je te découvre, et qu'un pays, un continent, et si ça ne suffit pas que je m'expédie dans la lune, que je vais voir les autres planètes, les autres univers, et en même temps qu'il se débarrasse de toute sa femme, lâchez-moi, je n'ai plus... pardon : pas besoin de sac-à-dos.

Etre homme mais sans pieds alors.

On aimerait bien être un homme mais un homme ça a ses sacs, et que remplis, remplis, que je remplisse, que je te remplisse, et que vide, vide-poche, vide-sac, vide-vide, on met, on met, en attendant, ça peut servir, on amasse masse, scarabée pour pondre ses oeufs? on est sa montgolfière plus lourde que terre.

Homme, mais sans corps alors.

On aimerait bien être homme mais un homme ça vit encore, ça fourre son nez partout, ça regarde là où il croit qu'il faut, ça goûte comme son dégoût, ça goûte comme ça dégoutte, ça écoute les secrets des autres, mais soi! soi! Et puis ça pense...

Alors sans la tête.

Mais là encore on n'est pas certain que ça ne continue pas.

LES ROUTES DU VER A SOIE

C'est un roi, il a plusieurs femmes, ses biographes ont du mal à toutes se les rappeler. Lui, il s'en moque. La première il la répudie après une nuit. Elle a une bosse. Mais non lui dit toute la belle-famille et son peuple et les professeurs en bosses, elle n'est pas bossue. Elle a une bosse vous dis-je ! La deuxième il lui fait couper la tête, juste pour vérifier quelque chose... Oui, c'est bien une femme : elle meurt... La troisième lui dure trois ans et il a trois enfants avec elle et aussi trois ongles incarnés, mais c'est un roi qui invente l'école et qui est analphabète et qui ne sait pas compter alors la suite, vous pensez bien, hop ! Ce sont les biographes qui content.

Il est avec la quatrième et son lit et voilà qu'il se met à rêver que ça fait cinq ans qu'il vit avec elle, qu'il a 19 enfants, mais qu'il ne le sait pas parce qu'il ne sait toujours pas lire-écrire-compter et que c'est lui qui a inventé l'école et qu'à ses paquets d'enfants il va falloir résoudre les problèmes, leur faire réciter les fables qu'ils vont ramener à la maison à cause de ces damnés professeurs qu'il a mis dans ses écoles, non mais quelle idée il a eu là, et qu'il va bien falloir leur répondre à un plus un ça fait combien ? Et deux plus deux ça fait quatre ou cinq ? Ça dépend mon petit, ça dépend, il en a des sueurs froides, il se réveille et dans la nuit il va en épouser une autre, prudence est mère de sûreté. De sûreté, s'inquiète le roi ? De sûreté, oui. C'est qu'il avait compris de chasteté.

Les femmes se suivent et les lits se ressemblent. Il a des enfants, beaucoup ; ça perpétuera la dynastie. Il se frotte les mains. Héhé, l'histoire va en avoir pour 1000 ans avant qu'ils ne fassent disparaître mon empire avec toutes leurs guéguerres de succession. Et toi mignonne, tu ne veux pas m'épouser, pour me faire un fils et que l'histoire s'allonge de 10 ans de plus ? Monseigneur ! Je suis votre fille ! Oh ? Il devient pensif. Il soupire... Toutes ces femmes... Ah ! Si l'univers était moins pauvre.

Combien avez vous eu de femmes lui demande t'on ; beaucoup répond-t-il. Et de fils ? Encore beaucoup. On croit qu'il plaisante et que par modestie... Mais non : il ne sait pas compter.

SOBRIETE, EFFACEMENT, DISPARITION

Roi qui a deux filles et qui l'une, il faudrait la marier à un escargot, roi : pourquoi pas ? Agrandir mon royaume... La première fille, non, non, non, elle prendra époux chez les princes, il y a tant, il y a floquée, la deuxième, oui, donc, cela fera un beau mariage. Roi rêveur de ce nouveau royaume à fleur de terre... que de beaux enfants cela donnera ! Il suffit d'attendre et bientôt sa fille a un enfant escargot, un peu homme, un peu escargot, beaucoup glissant dans les couloirs du palais, facile de suivre sa trace un peu baveuse et brillante, les nourrices le retrouvent un peu embêtées : faut-il lui donner le sein ?

Prince escargot est joueur, des fois il escargote au plafond : le palais en a tant et tant, la vie là-haut est bien amusante et il n'y pas toujours d'escabeaux assez grands pour aller le chercher... Et en conseil des ministres, impossible d'avoir une politique convenable, le petit dauphin (c'est un escargot !) sort sa petite tête et ses petits pédoncules disent oui, non, il ne faut pas voter l'impôt, il faut signer l'édit ; alors le roi grand-père s'emporte, ça par exemple ! ce n'est pas pour cela que j'ai marié ma fille !

Mais enfin, qui peut-y peut-on si l'enfant escargot préfère les plafonds du palais aux salades du jardin ?

Les enfants sont encore capables de magie.

Ce n'est qu'après que le destin reprend ses habitudes

LES 72 ERMITES

Vauban

Il a la manie du fort et de la citadelle – le fort pour l'homme, la citadelle pour la femme, disait-il. Il voyait une île et il ne pouvait s'empêcher de fortifier la place, de dresser mur, de creuser douve, de poser pièges : personne n'y abordera, ah ! ah ! personne ne viendra m'embêter, m'apporter ses ennuis, me voler mon temps, être mon touriste, non !

On le mettait sur une montagne, à 3000 mètres d'altitude, au détour d'un aigle et d'une route, sur la côte et il pensait : eux, nous, moi... Non, ça ne va pas se passer

comme ça : ils n'y reviendront pas ! Et sur le moins de mètres carrés possible il entassait le plus de fortifications, de batteries, de mortiers, et des hommes, pleins, comme s'ils devaient tous mourir.

Non, il ne peut pas s'empêcher, il voit une limace et il lui fait un bunker, il peut partir en paix, reposé. Mais la limace est bien embêtée maintenant. Elle se traîne comme si elle avait le monde en verrue ou cancer, il est là, dorénavant, à lui peser, à proliférer en montgolfière de fonte, alors qu'elle avait tant réussi à s'en débarrasser ! Toute sa phylogénèse qui la poussait ! Et on soupire, que peut-on faire d'autre maintenant qu'on nous a entées nos cuirasses ? Le monde est ainsi fait...

Il voyait une femme et pas question pour lui du fort, de la défense, ah ! ah ! son art est alors poliorcétique, tu tomberas femme, tu tomberas, tes dentelles ne riment qu'avec citadelle, et elles ne vaudront pas mieux que murs démantelés, tu tomberas ! Dusses-tu être citadelle juive ou cathare et te suicider de l'intérieur quand je te prendrai ! Oui, dusses-t-elle être ainsi je serai romain ou croisé !

FILLE DE LA FILLE DE LA SOEUR DU PERE DU PERE

Ils sont 1 million et la ville est toute petite et ils sont tout autour. « Elle tombera, disent ils, se rengorgeant, il n'y a qu'à attendre. »

6 mois plus tard, ils sont 700 000, les autres sont morts de disputes, d'ennui, de manque de femme, de philosophes, de poètes, d'écrivains, de généraux incompetents, mais le moral est bon, ils ont confiance « elle va tomber, elle n'attend plus que le signal, la gravitation, la tour est jouée, la pomme dans la gorge ».

Ils sont 300 000, 10 ans plus tard; les soldats sont passés sergents, les sergents sont lieutenant, les lieutenants sont généraux, et les généraux sont amiraux, partis s'abandonner et s'oublier en mer, la terre les dégoûte maintenant. Mais les accrochés, les résistants, savent : « Elle est tombée ». Ce n'est même pas une histoire de temps.

Ils sont 100 000, 30 ans plus tard, sergents toujours sergents, généraux toujours généraux, ils ont belle apparence, belle moustache, tous, peignée, recourbée en crocs, en boutoirs, beaux galons brodés, tout ce qui brille impeccable, mais tout ça ridé,

blanchi, et tout au fond d'eux-mêmes, tout au fond d'eux-mêmes... Et ça commence dans l'oeil, la mine, le doute...

« Elle tomba. Elle tomba! » disent-ils en regardant la ville assiégée qui n'a pas changée. Mais quelque chose est cassé : serons-nous encore assez nombreux pour vaincre cette poignée de grains sur son rocher? Oh! Grains! Ne comprenez-vous pas qu'il ne sert à rien de rester dans la main et que si vous tombez vous ne pousserez pas sur le rocher?

Ils sont un mois plus tard, ils sont tous seuls, les ultimes assiégés de quel extérieur? Nous aurions tenu, nous aurions tenu, il se peut que nous tombassions.

EN EPARS

Il y a des armées il y a un air qu'il ne faut pas leur jouer. Sinon ils pleurent. Ce n'est pas pratique pour faire la guerre. Ou pire encore : cet air si doux, ils l'entendent, il les surprend en plein n'importe quoi, ils ne sont plus là, ils ont tout fondu de l'âme, ils ont déjà déserté, ils sont loin, loin, loin de tout ça, ou ils sont déjà morts de chagrin, même pas par l'ennemi. Non, il n'est pas possible de faire la guerre dans ces conditions, savent leurs généraux. Alors ils interdisent que cet air soit joué. Sous peine de mort. C'est pour la forme. Quitte à mourir autant que ce soit dans les règles de l'art.

Mais l'ennemi a des yeux, l'ennemi a des oreilles, l'ennemi a plein de nez, l'ennemi est tout un corps d'armée, l'ennemi sait toujours plein de choses : il est l'intimité de tout secret qui dérange, il est un peu la concierge de la conscience. Alors pendant la guerre il joue un certain air... L'ennemi est l'ennemi ; et soudain la musique, l'ennemi est... qu'importe, après tout, les voilà à pleurer, si loin de tout encore une fois, trop loin toujours, alors ils y restent.

Mais peut-on vivre en aller-retour quand on n'est ni ici, ni là-bas, ni d'ici, ni de là-bas, et qu'aux deux bouts de tout à chaque bout du monde il n'y a personne, vraiment personne ; ni soi, ni quelqu'un... Oh ! que c'est triste. Ils pleurent tout doucement et longuement dans le fracas des temps qui explosent, ils se dissolvent d'absence et d'abandon dans l'encombrement de la poudre en brouillard.

Mais à voir cette armée en deuil de toute cette disparition à pleurer tout ce pauvre univers, à voir sangloter tous ces hommes ensemble et sans bruits, un peu trahis par leurs épaules tremblantes qui houlottent comme varech déraciné ou sargasse, eux aussi en caravanes sur l'infini chameau de l'océan, eh bien l'ennemi aussi il pleure. La fumée s'est dissipée, la poudre ne reste plus que dans les narines, le champ est clair mais personne ne voit nettement : trop d'eau dans les yeux avec leur graine salée fait du brouillard partout pour que chacun se perde pour toujours.

C'est que cette autre armée avait aussi sa cuirasse autour de son défaut. Leurs généraux se suicideront vaguement ; mais pour quelle raison ?

SAMARKANDE

Ils sont nés comme des murs, des murs nés du sol comme le sable est né du vent.

Murs sur le fil en caravanes de chameaux qui essaieraient de se boucler, en chenilles processionnaires qui queue-de-tête sur le point de rejoindre leur queue-de-queue à tout jamais seront monde comme deux bouts, deux antipodes, se cherchant en toupie, pied-à-pied, comme un chat voulant se mordre la queue. Mais plus lentement, beaucoup plus lentement comme un ennui fondamental.

Mais les chameaux sont immobiles, les chenilles sont immobiles, les chats sont immobiles, ce sont des murs.

Murs mais mur d'enceinte en vagin, en utérus, cellule du dedans-dehors, cellule du dehors-dedans.

Le mur s'est élevé, grand avantage, ça, un mur qui grandit ; les parents sont contents, les voisins peut être moins : comment perdre son œil maintenant, comment le semer, comment le lancer hameçon et le ramener au moulinet pêcheur d'espadon ? Aucun voisin ne connaît la pêche à la mouche ; seulement peut être quelques voisines.

Oh ! Mur tératologique qui dormira sur ses oreilles...

Mais son pavillon est là, attendant le désert, sa bouche.

Mais certains balayent, on les appelle des archéologues, ménagères de l'histoire ; et sur le sol les fondations sont au signe du métier à tisser, c'est intéressant, ça, dit-on. Et on se rend compte que les murs aussi sont les chas de la trame ; oui c'est

intéressant. Et on voit des pèlerins à la houppelande à la loupe. Et ils ont des loupes dans leur chaussure. Le vieil-enfant disait : qui marche avec un caillou dans sa chaussure ne peut regarder les étoiles. Alors avec une loupe voit-on le caillou plus gros ? Ils ont des loupes dans leurs poches : verront-ils mieux leur secret ? Il faut leur pardonner : ils ont un télescope dans leur estomac pour mieux connaître leur ténia. Oh ! Ethnologues.

*

Ils ont un long mur, certes, mais connaissent-ils la femme nue ?

Dans leur temps qui se rétrécit, leur passé, il semblerait que ce soit la femme qui aie pris le voile et qui a longtemps marchée : leur gouvernement était toujours loin là-bas et eux à attendre ou à être en quête. Alors au cercle, au coin infini, du feu ils se disputaient. Alors la femme c'est ça ! Non ! Si !

Puis ils en rencontraient une, avaient des enfants, et la femme s'enfuyait, la femme disparaissait, loin, loin, loin, devant le fourneau. Et l'homme se retrouvait seul, encore, il recommençait, il se mettait à chanter, à faire de la poésie, à tuer, à mourir, etc., etc.

Oui, connaissaient-ils la femme nue dans la lumière ? Non, ils n'ont pas de mur pour rien : c'est leur voile.

Une légende court. Court... Enfin, bref. Elle dit qu'un homme marchait, bien sûr c'était derrière une femme, sans pouvoir s'arrêter, comment aurait-il pu ? Elle était là, devant, toujours, fin sans temps, et lui, l'homme, son lacet s'est défait, sa chaussure s'est détachée et il a continué, bancal, mais sa chaussure était là, l'abandonnée, le désert de son autre genre. La chaussure était là, le lacet un peu avant, désert gigogne. Et un jour un homme retrouva le lacet, mais entre-temps il avait plu et la pluie avait séché et le lacet avait durci et l'homme était architecte ; il était le moine d'un roi...

Une autre légende dit que non, ce n'est pas l'homme qui a perdu le lacet – on ne parle pas ici de chaussure – mais qu'en fait la femme, cette séductrice, cette fascinante, cette traîtresse, l'avait fait exprès, c'est qu'elle commençait à se déshabiller, et l'homme tentait de rattraper ce temps sans fin. Se déshabiller... Ah ! Paradoxe de l'habillée dans le désert, comment le plus nu a encore un secret à cacher ? Ah ! Ah !

C'est cela le secret... Mais le lacet serpent lové servira encore comme plan. La vipère du désert dans son architectonique connaît bien des choses.

*

Ils ont des animaux étranges. Ils voyagent beaucoup. Certains les appellent des chameaux. D'autres des dromadaires. Et leurs enfants, quand ils naissent, ils leur comptent les bosses qui leurs sont venues sur le crâne. Un, deux, trois : il ira loin celui-là. Ils comptent peut être plus loin mais on ne les croit pas. Et puis ça ne sert à rien. Et les enfants qui tombent, leurs bosses ça ne compte pas. Non. L'important ce sont les bosses, les vraies. Qui aurait la fausseté de faire naître son enfant en se tenant debout comme une girafe ?

Il ne faut pas croire. S'ils disent cela c'est qu'ils y ont pensé. Ils sont des mères et souvent des pères. Alors ils savent bien que...

Jalousie, terrible, jalousie de la montagne qui veut imiter le temps, jalousie de l'humain qui veut traverser l'art.

Et l'enfant qui naît sans bosses où ira-t-il si les parents en ont honte ? Il sera une bosse comme un autre aura été un furoncle. Pauvre de toi dromadaire de l'espace, trouveras tu ton faux-jumeau, ton chameau ?

JANISSAIRE ET ARCHITECTE

Sinan...

« J'ai bâti 80 grandes mosquées et 400 petites, je leur ai fait franchir d'innombrables escaliers : cela n'a pas été facile, il y avait tant de voiles et d'Océans.

« J'ai bâti soixante collèges et 31 couvents de derviches, j'ai manqué de peu d'être délié, de m'affaisser comme une voile mais, ah ! J'ai mes défis et mes joueurs d'échecs.

« J'ai bâti deux palais et 19 mausolées, moi qui ai tous les escargots vides comme cénotaphes : l'univers est en voile à peine trouée : mon opercule.

« J'ai bâti 7 écoles et 17 hospices : mes fulgurances de capitales, mes disséminations d'origines, mes documentations de prises, toutes carguées et toutes hissées !

« J'ai bâti 3 hôpitaux, pas évident de trouver les carrières pour cette pierre. Quels alibis ? Quelles provendes ? Pour quelles élégances ? Ah ! Mes démâtements.

« J'ai bâti 7 ponts et 15 aqueducs, mais le ballotté, moi le conducteur, moi le foc, moi l'assoiffé, moi celui qui passe ! Moi la flibuste !

« Moi qui n'ai jamais coulé, j'ai bâti 6 magasins, 19 caravansérails et 33 bains, moi qui fut, moi voile fanée, j'ai bâti 6 magasins, 19 caravansérails et 33 bains, moi qui fit voile, moi qui mit voile, moi que la voile signala. »

LES GREEES

Les Grées ont la poupe, les Grées ont le vent, les Grées sont aussi subtiles que l'espace entre deux gouttes d'air.

Elles ne peuvent être envisagées, oh non, elles sont beaucoup trop timides pour cela. Elles ne concevraient pas un œil sans ses quelques paupières et une main sans quelques gants.

Parfois elles hésitent : un sexe leur suffit-elle vraiment ? Mais elles se rassurent : elles ont tant de cheveux.

Toutes drapées, toutes envoilées, elles sont, là, extrêmement volatiles, toujours sur le point d'être happées par le moindre trou de dessus ou de dessous.

En s'approchant, tâche ô combien proche de son propre meurtre, on ne peut que savoir que ces diaphanéités de la matière qu'elles portent sont en fait leur simple peau, auraient-elles vécues femmes des races et pour se compter en milliers d'années qu'elles n'auraient pu atteindre une perfection si avachie.

Voilà donc leur secret de nonchalance.

Une peau si distendue autour d'elles qu'elles ne sont jamais nues.

C'est un peu larmes.

Elles vivent dans leur peau, elles y habitent même, quelques pieux, quelques hommes et elles se font tentes, constamment sur le point de.

A la rigueur elles se déshabitent.

Et les lieux qu'elles quittent apparaissent alors toujours plus vagues, plus vides.

Quel exode les a saisi ? Quel oubli les a mis en musique ? Sur quels gouffres sont-elles passerelles ? Dans quelles fragilités sont elles explorées ?

Ô incessante incessante, ne te tairas-tu donc jamais ?

SUR UNE ILE (,) DANS UNE ILE

Futuna

Dans chaque village et il y en a 7.

Les lents disent : « laissez nous apprendre à respirer, à esquisser le geste de la main, à attendre la racine, l'arbre, le fruit. »

Les rapides disent : « laissez nous penser nos distances franchies, nos vérités et leurs haches, nos fuites de cauchemars. »

Les lents agissent, cachalots ils sont, mycellium ils plongent.

Les rapides agissent, flèches ils sont, brisées ou cibles atteintes, manquées.

Les lents disent : « nous sommes lents mais ils sont rapides; laissons leur les danses sur la corde raide, le déséquilibre et les mouvements en tous sens : il y en aura bien un qui le fera passer de l'autre côté.

Les rapides disent : « nous sommes rapides mais ils sont lents, mais ils sont sûrs, laissons leur les méditations sur la corde raide, la recherche de la perfection parfaite et les irrattrapables écarts du fil dans le chas d'aiguille : il y en aura bien un assez accompli qui passera de l'autre côté. »

Les lents savent : les rapides n'ont pas d'humour : ils n'ont pas le temps, pas de distance : ils ne connaissent que le sprint, la fusée, le cœur en dents de scies.

Les rapides savent : les lents n'ont pas de croyances : ils n'ont pas de sol, comment sables-mouvants pourraient-ils construire leur parole autrement?

Les neutres – « fana » – sont enfants des deux mouvements : à l'un ou l'autre ils ne participent que lors des fêtes.

Le chemin

Un chemin creusé à travers le bois
par des traces bienveillantes
un moment baignées du soleil d'automne,
rouge et chaleureux.

Les traces et le soleil disparaîtront,
le chemin restera seul
dans la nuit hivernale
avec son creux au ventre
et le bois qui se refermera.

L'année prochaine
qui sait où se feront les traces.

L'aube

Le flot des souvenirs coule
Lentement sur ton sourire
Comme sous un navire
Egaré en haute mer.
Quand l'aube se lève amère
La vague accentue son effort
Pour percer le mystère
Des profondes noirceurs
Et donner à la mouette
La chance de revenir au port.
Quand l'aube se lève douce
La mer étale se fait surprise
Et le bateau aime la brise
Qui l'amène sans secousses
Vers de nouveaux sourires.
Et la roue tourne.
La roue à aube
Du souvenir.

Le paysage, imagination du réel

Étymologiquement, le paysage est une étendue de pays que l'œil peut embrasser dans son ensemble. C'est donc un point de vue sur un espace qu'il soit urbain ou champêtre. Il se trouve que le paysage est aussi un genre d'image qui représente simultanément un pays et son ciel. De fait, l'une des particularités du paysage est d'être toujours constitué d'une étendue de terre ou d'eau représentée avec une étendue de ciel.

Mes photographies sont caractérisées par une forte présence du ciel, seul élément du paysage sur lequel la main de l'homme n'intervient pratiquement pas, hormis la trace d'un avion. Dans ces images, le ciel est un espace essentiel car il contribue à la création de la profondeur. A l'exception du ciel, le bleu, sous-forme d'une grande étendue, est une couleur rare sur la terre hormis, parfois, l'eau, lorsqu'elle réfléchit ce ciel. Je définis le paysage comme l'espace de séparation entre la terre et le ciel, entre le ciel et l'eau et entre la terre et l'eau.

La présence de l'homme dans ces paysages est l'autre caractéristique de ces paysages. Bien que physiquement occasionnellement présent dans mes images, sa présence y est indéniable. En effet, partout où il se trouve, il laisse une trace : sillages, constructions, objets abandonnés...

Photographier un paysage, ce n'est pas le copier. La photographie de paysage n'est pas mimétique, si toutefois, il existe une photographie mimétique. Photographier un paysage, c'est le construire, et construire, c'est interpréter, comme nous le rappelle Charles Baudelaire pour qui « peindre un paysage ne consiste pas à copier la nature, mais à l'interpréter dans une langue plus simple et plus lumineuse. » Si l'on peut douter de la simplicité de cette langue, aucune langue n'étant simple, on ne peut pas douter de cette interprétation.

De fait, dans son sens étymologie, le paysage est l'ensemble des traits, des caractères, des formes qui composent un territoire, un « pays », une portion de l'espace terrestre, perçu par un observateur depuis un point de vue. Il est donc une création, une interprétation de l'espace. Si le format « panoramique » constitue un point de vue majeur sur le paysage, c'est parce que le paysage est une question de regard.

Le paysage peut aussi être considéré comme la résultante de l'action conjointe de l'Homme et du monde vivant (animal, végétal, fongique, etc.). Cette conception prédomine en écologie du paysage qui étudie dans le temps et l'espace (unités biogéographiques) la dynamique et l'agencement des taches qui « composent » le paysage aux échelles intermédiaires entre le planétaire (biosphère) et le local. On y trouve aussi ce qui constitue les réseaux de communications et se matérialise par des barrières, des fragmentations de l'espace.

Si ces images rendent compte de quelque chose, ce n'est pas de la nature mais plutôt de l'artificialité de la nature, c'est-à-dire finalement de son « humanoformation ». Ces photographies sont à l'opposé de l'image naturaliste. Elles ne donnent pas à voir ni une quelconque harmonie entre l'Homme et la Nature ni une topographie, car les lieux représentés ne sont pas identifiables.

Ce choix pleinement revendiqué est lié à cette conviction que la photographie est aux antipodes du mimétique. Ces images sont donc des paysages considérés comme une « perception visuelle à perte de vue » de notre environnement. C'est pour cela qu'aucune légende ne vient suggérer de piste topographique. À perte de vue dans ces paysages, signifie que le regard est conduit vers l'espace intersidéral. Le paysage nous rappelle alors qu'à l'échelle de notre galaxie, l'espace terrestre appartient au paysage interplanétaire.

Ces paysages sont un champ ouvert à notre imagination lui permettant d'appréhender de nouvelles strates du réel.



Photographies © Hervé Bernard



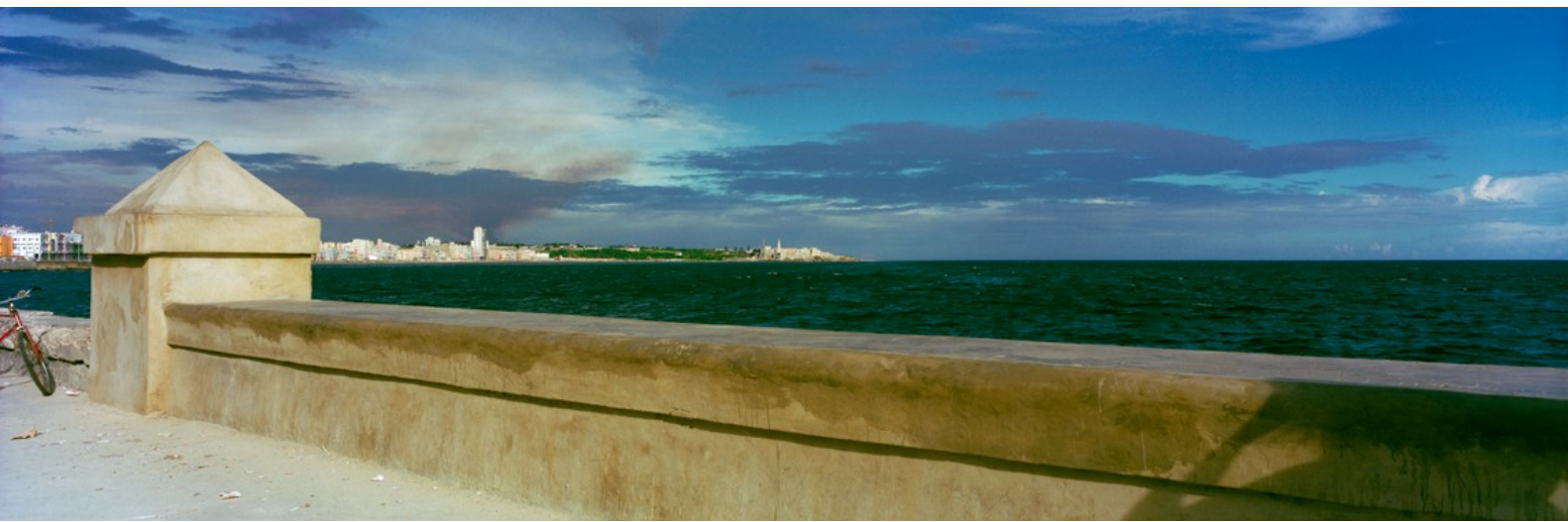


Photographies © Hervé Bernard





Photographies © Hervé Bernard



Palimpseste, mémoire et manuscrit

Amoureux des jours gris
Des aubes de papier,
Je suis mort à moitié :
J'ai mis fin à mes nuits.

Mon regard s'est épris
De l'alpha replié
Que mes yeux initiés
Perçoivent galaxie.

Signe à signe ai suivi
Mon chemin d'écolier
Pour te calligraphier,
Bel oméga, surpris

De ton air d'infini.
Ô lettres déliées,
Vos pleins sont estropiés,
Mais vos corps insoumis :

Révoltez-vous, la vie
Vous exige éveillées
Sortez des encriers
Donnez forme à nos cris.

Aleph, Lamed ou Pi,
Les alphabets premiers
Sont nés pour codifier
Les formes de l'Esprit.

Tel texte désappris
D'un poème oublié,
Le faut-il recopier
Au carnet des non-dits ?

Est-ce crainte ou mépris
Qui nous font décrier
Le message étudié
Des anciens érudits ?

Quel obscur manuscrit
Dérobé au psautier
Récurer sans pitié
Pour tracer mon édit ?

Peut-on donner crédit
A ces mots déviés
De leur sens, ou se fier
A ce grimoire écrit,

Palimpseste inédit,
A l'envers du cahier.
Osons-nous dénier
Au texte qui supplie,

Ultime tragédie,
De ne point nettoyer
Ce vélin, son terrier,
Craignant d'être aboli,

Le droit d'honorer qui
Se laissa supplier
De survivre à moitié,
En rêvant à ses nuits ?

Boulogne-Billancourt, été 2002
Noirlieu, été 2012

Formes de paysage

IV

les plumes bleu électrique
du jour qui s'embrase
s'inclinent les roses

l'héritage des catéchumènes s'envole entre les cheminées froides
les mousses minérales et madrépores
exsudent leur bienveillance matinale
/ dans un scintillement
métallique

les pentes forment des abris résolus
des recoins imparables
au bas
le bruit de l'usine de l'étame de la presse mécanique
soulève
réveille l'essence tiède

sous les néons écarlates le moteur aguerri se lance
entre les vallons endolis
entre les armes
l'espace n'a jamais été aussi grand la vue aussi large

la perspective aussi nue
/ les tours

les prairies adolescentes
en crialleries tournesols
les calices des échangeurs aux parfums
d'hébétude

dans le car
les lumières de tokyo changent le fer
des pellicules gigantesques étendues aux fenêtres
défilent
et mirailent

les pixels d'exils en pluie de textures
forment des appliques bicolores
au plexiglas
cathodique

des prés de bromure

V

/ la ceinture s'enroule contre la paume en spirale

la nuit

grésille entre les caténaïres de brume

le temps tombe en neige électrique sur la portière nord

les vitres glacent givrent en silence dans le sable qui dérouille

les tris de panoramas obscurs en défilements ralentis

soudain l'autoroute se renverse le long des vignes

le long des voies des rives des tiges en résine

qui scintillent dans le noir

les lignes des voies montent

des torrents de pétrole en congères

s'épandent matraquent les abribus réunis

par les lampadaires qui glissent et tournent en courbes blanches

la caméra s'incline

esquisses d'un alphabet curviligne

le ciel qui s'imbibe d'encre aux alentours et goutte

le fleuve de méthane dissolvant le pare-brise

fusion métallique qui s'argente en lumière

la radio continue à émettre une chanson ottomane

la mèche brune souriante

sur le coin du siège
des crêpes en piles

Boedo

IX

je suis le tatouage bleu
rose vert rouge et or
je m'infiltré sous la peau craquelée
grisâtre
vieillie et tendre
je m'infiltré et colore la terre
pour y laisser ma trace

je suis la blessure à vif
qui déchire et infecte
dans la rouille des errances
je transperce et marque
je transperce et fais *signe*
je couds ma blessure sanguinolente
sur ce corps géant qui fume

je fais crier le roc nu
en spasmes qui suffoquent

l'énorme masse granitique se tord
et il saigne
il saigne du sang noir de l'essence
ça coule et ça traverse la peau
de ciment

je suis là sur le mur
les coutures mal refermées
je m'*incruste* et j'*exprime*
injections murales virales
de signes parasites
la gigantesque carapace de béton d'acier
qui craque et se fissure

je suis le tatouage bleu rouge et or
je suis là sur le mur
corps étranger greffé
je m'*incruste* et l'on m'*absorbe*
dévoré peu à peu par la ville et ceux qui passent
affiche insignifiante et tue
je deviens moi-même la peau

Synesthésie de la sieste

un bref repos pour l'âme seule –

le frais désert de la pénombre

et sur les murs blancs de la chambre :

« ceux qui ont semé dans les larmes

moissonnent dans la joie »...

... le *Requiem* de Brahms

sans la fonction *repeat*

afin de m'endormir

en l'écoutant disparaître

je suis peut-être vraiment mort

et à la fin sous ma fenêtre

c'est le chœur de l'église

qui chante un autre *requiem*

en fait ce genre de chant est vraiment beau

quand on l'entend à peine

en fond de la rumeur d'un quartier de banlieue

c'est mieux ainsi, un bref repos –

le frais désert de la pénombre
et sur les murs blancs de la chambre :

bipements d'un poids-lourd

le passage régulier
des moteurs de voitures

et les coups de marteau
d'un vacancier qui frappe
sans doute dans son jardin

les grillons qui strident
sous le soleil ardent

et des enfants qui piaillent
ou sautent dans la piscine
et se mettent à chialer pour un rien

je passe un bon moment avec les gens de mon quartier
à conduire des voitures et à planter des clous
grillant sous le soleil avec les gosses qui plongent
et je colle une tarte au petit pleurnichard
pour aider sa maman à qui je voudrais plaire

c'est tout ce qu'il me faut : l'impression
d'exister un moment
un bref repos pour l'âme seule

puis je rouvre les yeux
et les murs de ma chambre sont toujours blancs

Genèse

le premier jour j'ai glandouillé
loin des chaînes de l'emploi du temps
et des préoccupations vaines
tandis que les volets fermés
laissaient passer quelques rayons
du jour d'été dans la nuit claire
et mollassonne de mon appartement

le deuxième jour j'ai simplement bullé
en regardant le ciel et les nuages
s'étendre doucement sur mon balcon
à la manière d'un mollusque étalé

au fond de l'inouvable coquillage
de ma nouvelle chaise longue azurée

le troisième jour je m'ai tourné les pouces
il me semblait que j'étais à la mer
allongé sur la plage d'une île ancestrale
parmi les fleurs et les légumes informes
qui poussent à la barrière de ma terrasse

le quatrième jour j'ai juste fait bronzette
traîné vaguement sous le soleil jusqu'en soirée
observé les étoiles et joué quelques notes
en chantant sous la lune avec un camarade

le cinquième jour j'ai bayé aux corneilles
face aux documentaires animaliers
voyant venir bientôt la fin de mes vacances

le sixième jour il a fallu me reposer
quelques questions sur l'intérêt de l'existence
ainsi au septième jour fis-je une poésie

L'Adieu à Héloïse, par sms

LO LOIZ DSL 6 IR
 G OT T FÈ É CD
 O PI
 ARI1 2 K6

O 6L G DOBI

I6 ADQA A DQV LR

TT – AG É GT BA 2 T
 QIC T BZ 2 DS ARIN
 GT AP AT G VQ ÉBT

G CC 2 CD

Ô MÉ I AV

7 FIJ C IDO AC 2 N

É 6J

DCD

7 AB

LEV

Nathalie Dallies

Les Cerfs-volants Montés

Avec la thématique du vent, j'ai choisi d'explorer un fait historique documenté et malgré tout méconnu de l'histoire de l'aéronautique. D'après le fond photographique d'Alex Tisserand.

Le vent utilisé pour se déplacer, support des rêves et des ambitions.

Une évocation des exploits des aéroliers de la Grande Guerre : Les membres de la Section du Capitaine Saconney des ballons-cerfs-volants ; et notamment Félix Peaucou (1890-1980), ouvrier cordier et photographe. Depuis le 17 avril 1914, Félix Peaucou détient le record de hauteur en cerf-volant monté avec 650 m d'altitude.

Lancé par grand vent, l'engin offre un point de vue privilégié et stratégique pour l'observation des champs de bataille à 3 ou 4 km du front (photographie aérienne d'intérêt militaire et politique).

Cette proposition plastique de lecture, proche de l'humain, questionne le statut de l'image, les notions d'empreinte, de mémoire, d'épreuve au temps, introduisant l'idée de persistance et de résistance ; vu au travers d'une histoire personnelle et/ou collective en remaniement.

Le document originel est mis à distance par des traitements successifs qui produisent l'effet d'un palimpseste - retouches numériques, gestes du développement argentique (passage au négatif, effet de révélateur dans des bains).

L'image est travaillée comme une matière, en camaïeu.

Ainsi, tant sur la forme que sur le fond et par un jeu de réécriture-relecture, cette série nous prend à témoin d'un événement passé et nous propose l'étude d'un ailleurs nouvellement mis à jour.

La série, empruntée au registre documentaire, porte le spectateur attentif vers l'exploration et la fabrication d'un récit.

Février 2013



Nathalie Dallies

Photographie couleur, impression numérique sur papier, 61x42 cm.



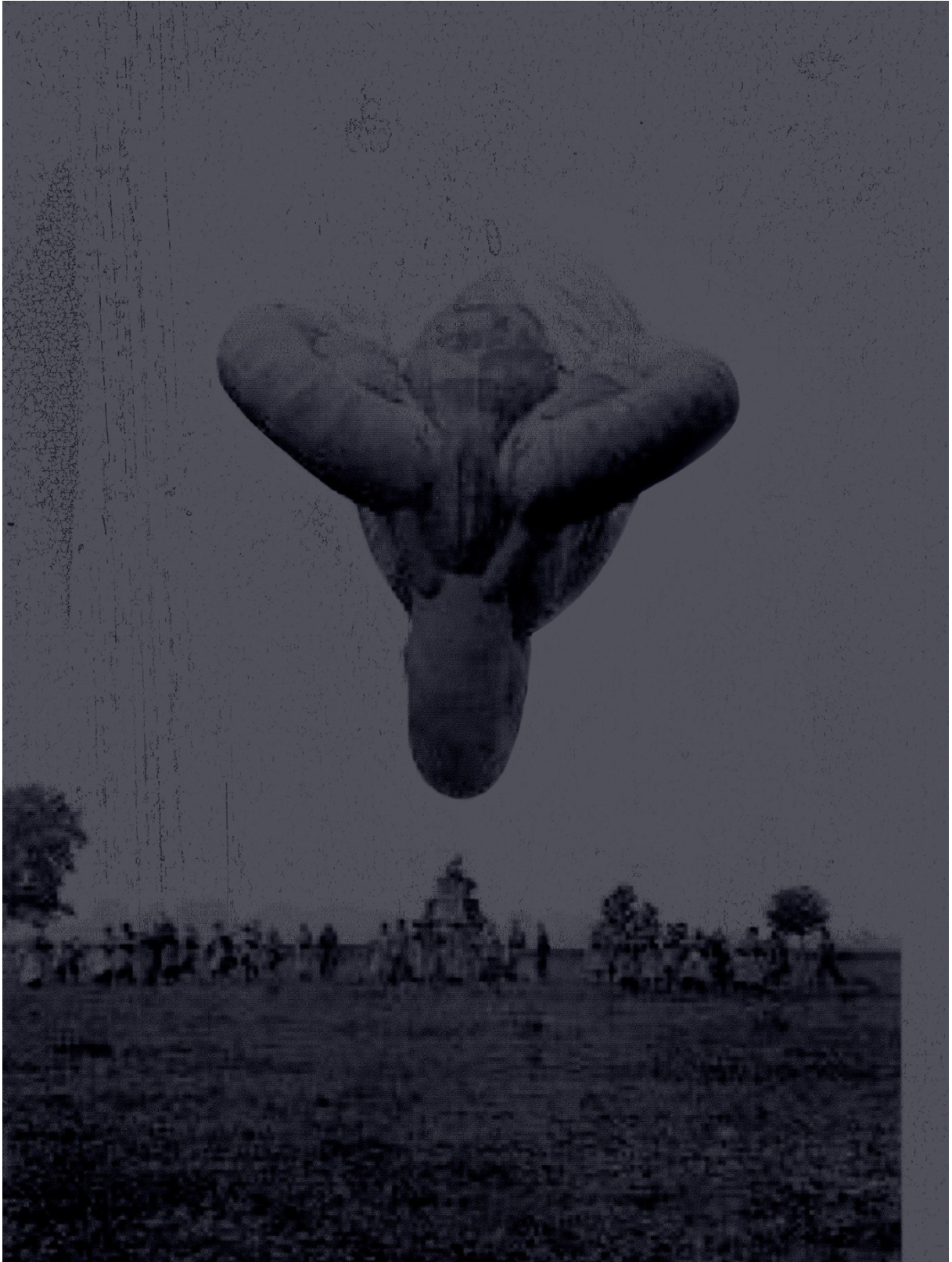
Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 15x10 cm.



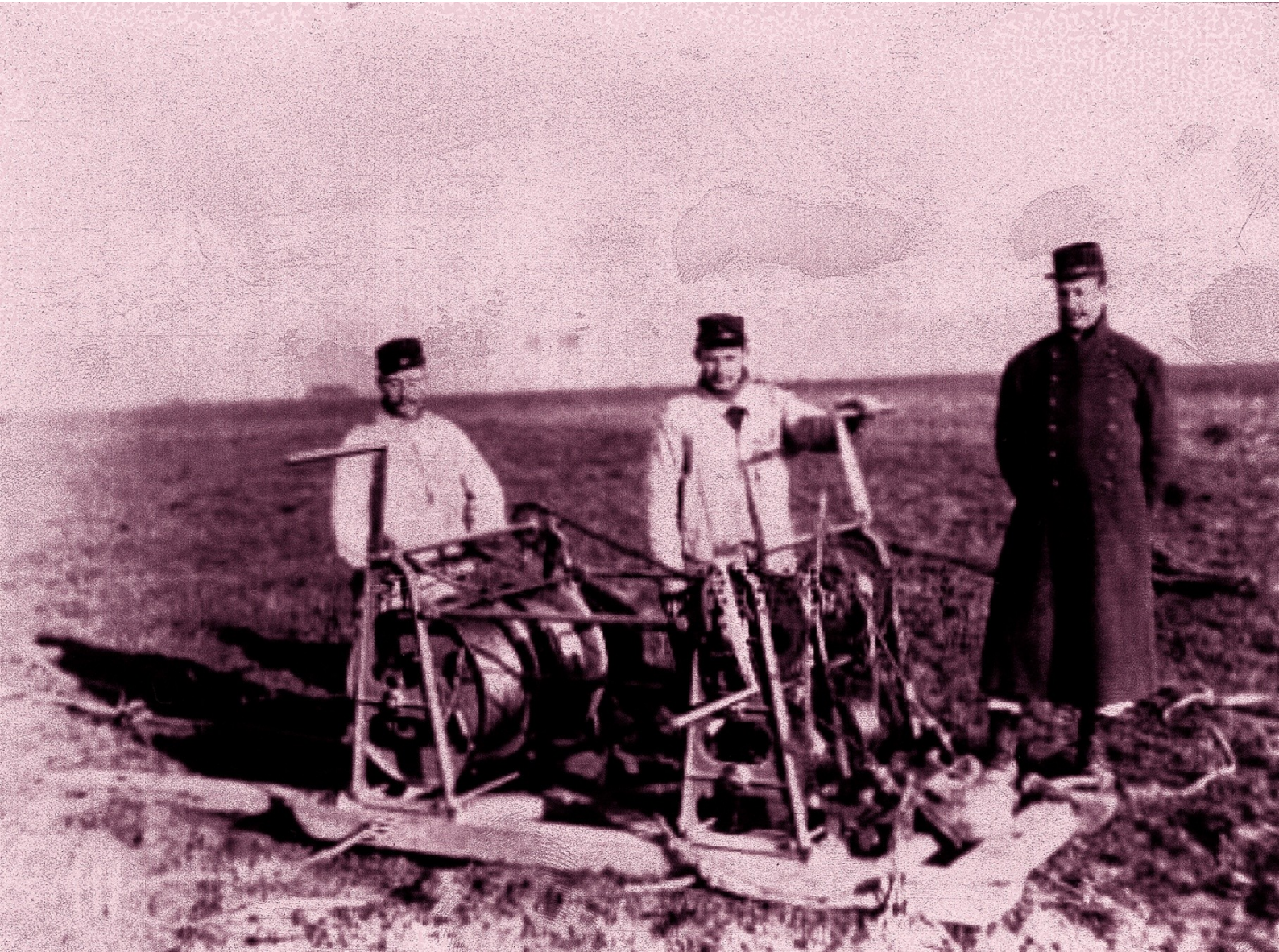
Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 6x8 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 15x10 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 6x8 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 25x18,5 cm.



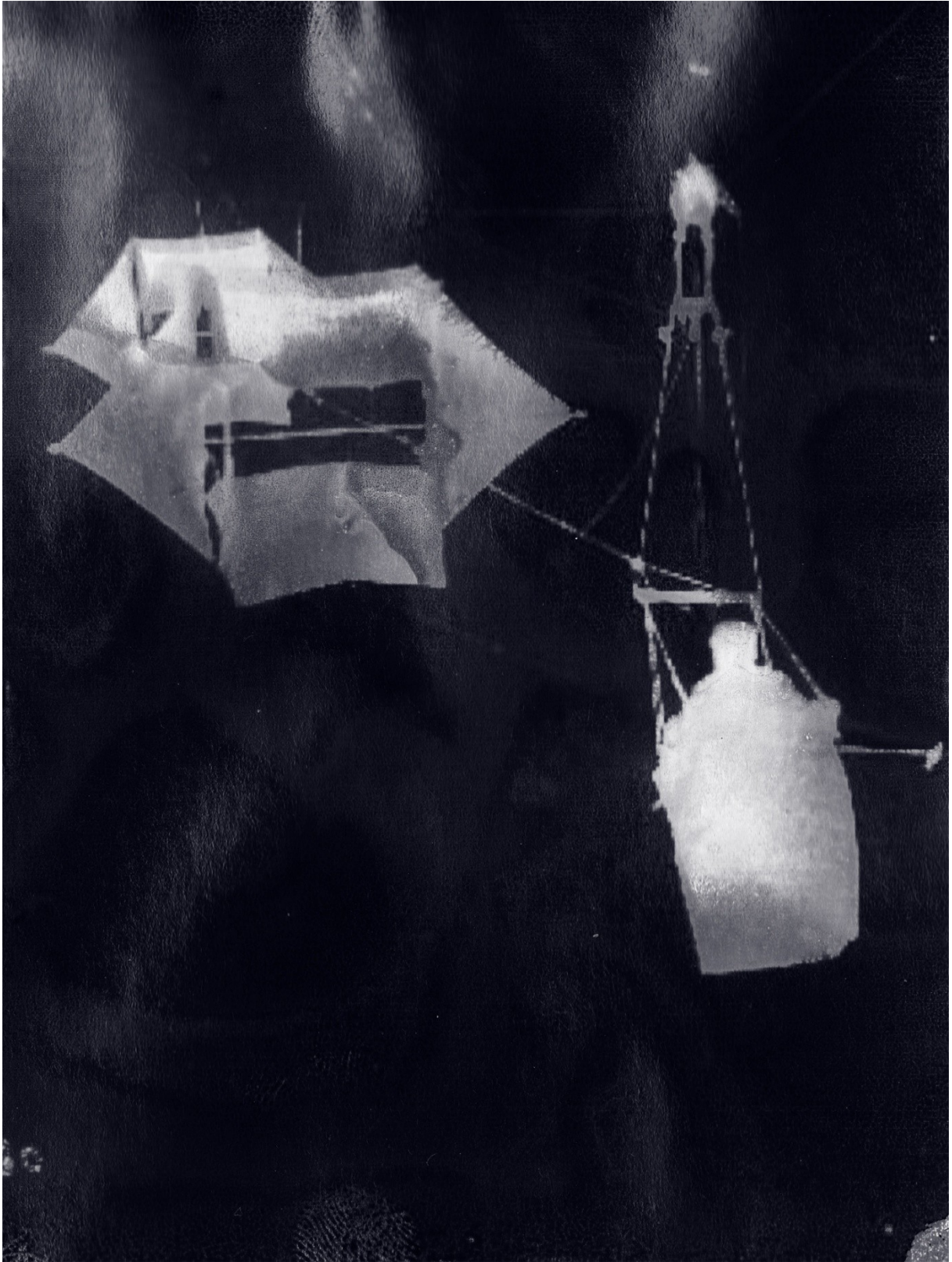
Nathalie Dallies
Photographie couleur,
impression numérique sur papier, 61x42 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 25x18,5 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 25x18,5 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 15x10 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
tirages argentiques laminés sur alu-dibond, 6x8 cm.



Nathalie Dallies
Photographie couleur,
impression numérique sur papier, 61x42 cm.

Bougies ¹

« La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas.

Il y a peut être des secrets pour changer la vie ? »

Arthur Rimbaud

Mes années prochaines
Seraient un rang de bougies :
Chaudes, lumineuses et dorées
Pleines de vie !
Mes années passées
Sont un rang de bougies éteintes,
Froides, inertes et inclinées
Je ne les veux plus voir !
La terreur me frôle et me prend,
De sentir derrière moi :
Tant de bougies éteintes et multiples.

¹variation sur le poème de Constantin Cavafy.

Verre

« *Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire* »

Guillaume Apollinaire

Ô verre, ténébreux de clair-obscur !
De cette forêt de symboles et de secrets
Jaillis, de ma nuit monstrueuse !
J'ai cueilli en secret tes bouquets de lettres
Et tes roses épineuses douloureuses,
Pour construire des vases féeriques
Ô verre fabuleux, de vin qui luit !
J'ai erré les sentiers dans tous tes sens
Avec une âme frêle, mais le cœur maudit.

Cœur clos

*« Quel homme n'a jamais transgressé ta loi, dis ?
Une vie sans péché, quel goût a-t-elle, dis ?
Si tu punis le mal que j'ai fait par le mal,
Quelle est la différence entre toi et moi, dis ? »*

Omar Khayyam

*Ces jarres,
De vin trembleur.
Cette ivresse
D'un aveugle appel
Cette tristesse,
Cette incitation au voyage
Et cette neige :
Sur des miroirs mouillés...
Et puis ces flammes vertes :
Dans la lumière ensoleillée ...
Rien ne sait éveiller mon cœur
Clos, et assoiffé.*

TOPIQUE

L'amour que je te

Porte

Le silence que tu me

Laisse

Les heures qui se

Balance

La nuit où je me

Terre

L'encre lourde qui me

Bois

Le secret que je te

Livre

La force que je te

Lance

Les mots que je te

Souffle

Alors l'âme qui

Danse

sur le quai bleu de nos

Pensées

Tes cils qui se

Voile

devant la main que je te

Temps

et puis tes lèvres comme des

Flammes

Contre mon arc qui s'en

D 'or

Ici, ton ciel dans mon regard

pour un seul jour,

En corps.

Une étoile dans un cœur

sera la

marque de ce trésor.

Niche 2011

- J'ai vu un homme de dos, enfiler un grand manteau en fourrure gris-blanc. Pas un vrai manteau, mais ce genre d'habit de berger, en laine, mis autrefois dans certaines régions, et surtout l'hiver. Les poils très longs, couleur poivre et sel, comme ceux d'un loup. Je m'approche pour déceler les détails de cette étonnante fourrure et je me rends compte que chaque poil, long, est un... vers, de ceux qu'on écrit, avec lesquels on fait des poèmes. Ainsi s'agissait-il d'un manteau de vers, illisibles au premier abord. Une fourrure comme un immense poème, car les poils innombrables. Je décelais des lettres, mais de loin. Il aurait fallu me pencher vraiment dessus et, de très près, prendre fil par fil et le lire... Mais j'ai vu cet homme fort, homme-loup, avec sa cape de vers, de loin, et de dos, d'un coup pressé de s'éloigner.
- **C'est quoi la langue pour moi ? Cette tortue blanche, sans carapace, pas grande, peut-être le petit d'une « vraie » tortue, qui « nage » sur terre, qui avance en bougeant très vite ses pattes de devant, comme dans le crawl. Pressée parce que des gens – parmi lesquels je me trouve aussi – la suivent, la chassent avec un fouet. Sous la menace, la presque-tortue se presse d'échapper – au fouet et aux rires !**

- La langue est une tortue. La langue a peur. L'homme lui fait peur. La tortue nage, en avançant de toutes ses forces, ses pattes de devant bougeant dans le mouvement du crawl, sur terre. « La langue est plus pensante que nous » (Heidegger) ? Oui – si on accepte que le monde soit posé sur une tortue. Mais quand il s'avère qu'il l'est sur... le petit d'une tortue, sans carapace ? Et en plus qu'on chasse, avec un fouet – celui évoqué par Arséni Tarkovski, le père du cinéaste, dans un de ses poèmes, et entendu dans un des films du fils ?

- Depuis ce matin, il n'y a plus pour moi le monde « d'ici », et un monde « d'ailleurs », autre, dont les signaux seraient une lumière bleue, iridescente. Même pas plusieurs mondes simultanés, ou du moins naissant l'un de l'autre. Il y a maintenant donc pour moi **trois mondes** : celui-ci, commun à tous, ensuite celui d'un certain dieu (que je ne saurais pas vous détailler maintenant) et... surtout ce troisième, plus haut, au-dessus de tout, et qui approvisionnerait les deux autres, quand certaines provisions manqueraient – même Dieu, quand il serait... fini, quelqu'un... ou tout simplement, de manière automatique, il serait « réalimenté ».

- Tellement fort et important ce que je veux et dois écrire maintenant, que je le fais à l'encre rouge. Cette urgence et impuissance de créer mon horloge, qui mesure le temps d'une manière autre, en essayant de fixer, en guise d'aiguilles, celle des heures et celle des minutes seulement, deux bouts de... viande. Non pas la viande d'un animal, ou la chair de quelqu'un : non, ma propre chair, dans deux lambeaux assez grossièrement tranchés, que j'essaie de fixer au centre de cette horloge. Pourquoi l'urgence ? Parce que les anciennes aiguilles, oranges, en plastique, pas trop larges, doivent quitter l'horloge et celle-ci ne doit pas cesser de fonctionner. Pourquoi l'impuissance ? Car ces deux autres vieilles aiguilles, en plastique, assez molles, comme chiffonnées, qui ne tournent plus déjà, sont encore fixées et je ne peux pas les enlever, et elles ne s'en vont pas toutes seules. Je m'emploie avec du mal à fixer mes propres bout de chair, avec un tournevis, et, tout en essayant de les fixer, les autres surgissent, se superposent sur mes propres aiguilles, ma propre chair, pendant que je pense, bizarrement, que ces aiguilles oranges sont... mes parents. J'essaye encore et encore, de chasser les autres, mais elles ne font que se remettre par-dessus les miennes.

Je vois enfin vers les marges du cercle-horloge les bouts oranges le dépassant, mais ne le quittant pas. Joie et désespoir simultanément : je comprends que je peux créer mon propre temps – ou du moins une horloge qui mesure autrement le temps existant – et désespérée de ne pas pouvoir le faire vraiment – car... pas tout de suite ! De sentir la résistance de l'ancienne horloge, des anciennes aiguilles. Je fixe mes gros lambeaux de chair, mais les deux autres restent en-dessous, et moi j'espère qu'elles tomberont un jour.

- Ecrire, faire des photos, des films, peindre, etc. – c'est trafiquer du temps. Non pas trafiquer le temps/Temps, non. Être dans le Temps, le modeler, ou se nicher dedans. Les niches temporelles – après celles littéraires, et fiscales...

Find Me Myself & I

Humeur

Vous y êtes déjà un matin par la fenêtre

En résidence à demeure

Les troncs véhiculent la fragrance de l'être

dans la canopée auréolée sous un comble de plomb

La bonne heure

Les menhirs ithyphalliques circulent comme un appel d'air et de stupeur

Humus

Vous appliquez en pénitence les runes les rayures des repères

Vous mastiquez tatouez de silence les signes les hiéroglyphes des ailes

Vous grattez jusqu'à l'os pour transcrire vos appels

Ils orientent le vacarme du monde en simulacre de présence

Vous qui ne vivez que d'absence ils désorientent vos sens

So many roads ! à la ronde

Palimpsestes de pistes

Coalescence de bois et de fer

Les essences vous dirigent vous invectivent sur leurs terres

Vous frémissiez de vous perdre à l'affût d'ouïr un cri un gazouillis un feulement

Un dessillement

Vous tremblez d'accueillir les confidences aux creux chuchotés aux corps offerts
aux amants

Un bégaiement

Vous entassez des troncs sur des troncs sur des nuits sur des mornes matins

En fausse repose par une ruse de cerf malin

Vous y êtes encore à cette heure entre chien et loup

Vous tombez dans le cirage des mondes fous

Vous en cherchez l'apaisement le doux

Mais les apparitions n'aiment pas courir de fond

Les longues sont ombres et brouillent les pistes de troncs

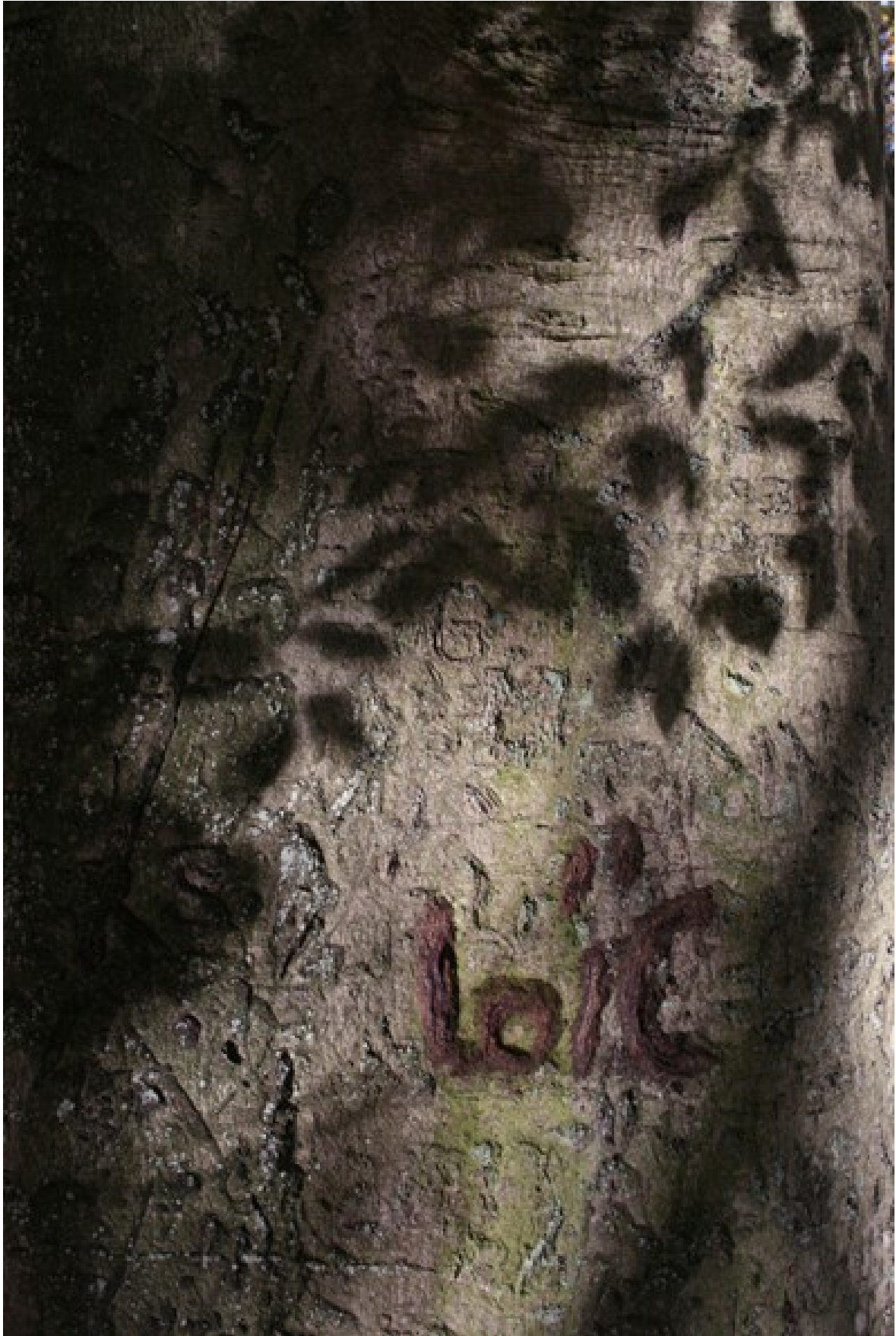
Aï j'ai des doutes

Qu'on me gourmande qu'on me bûcheronne qu'on me disperse qu'on me scie

Find me Myself & I



Dominique Langoutte
« Find Me Myself & I – 6 »



Dominique Langoutte
« Find Me Myself & I – 7 »



Dominique Langoutte
« Find Me Myself & I – 9 »



Dominique Langoutte
« Find Me Myself & I – 10 »



Dominique Langoutte
« Find Me Myself & I – 15 »



Dominique Langoutte
« Find Me Myself & I – 19 »



Dominique Langoutte
« Find Me Myself & I – 20 »

Veille paradoxale

Chaque nuit, je fais des rêves et je les oublie. Chaque jour, ma vie s'écrit sur cet oubli comme sur les pages déjà noircies d'un vieux cahier. Les yeux ignorent ce qu'ils regardent. L'encre et les gestes retrouvent d'autres ornières que celles qu'elles croient tracer (ou quitter). Dans la boue de certaines heures, il y a des traces de pneus que l'on serait bien en peine d'identifier. On dort dans un récit dont toute l'élégance est de nous laisser croire qu'on le tient quand on ne tient que la main de la nuit qui chantonne sa comptine avant de nous border.

Tout cela pose la question du libre arbitre, direz-vous. Sans doute, sans doute. Posons donc la question. Et puis allons courir dans l'herbe, une herbe étrange, déjà écrite, une herbe sortie d'un autre rêve et où pourtant nous nous roulons là, maintenant, comme des costumes de chair et d'os empruntés par d'autres passagers tout aussi pourvus de libre arbitre que nous (c'est-à-dire absolument dépourvus). Un palimpseste d'herbe où rouler, voilà où notre libre arbitre court en tous sens, chemisette et short noir, avec un petit sifflet et des petits carrés de papier jaune et rouge dans ses poches. Il court, siffle un peu ou beaucoup (ça dépend), sort ses papiers de couleur, prend des airs, fait des gestes mais qui s'en soucie. Il n'y a que l'herbe étrange qui compte, l'herbe où roule et dort tout le monde, de jour comme de nuit, celle qui

fait de l'intérieur de ta tête un abrupt estran où les sensations viennent se faire écorcher, où, méduses effervescentes, elles libèrent une écume électrique digne d'un efferalgan élevé chez Lance Armstrong.

En attendant la veille est toujours l'opposé du sommeil. C'est du moins ce qui se dit. On peut le croire. Pourtant, ce qui s'ajoute chaque jour au puzzle du jour d'avant est rarement clair. On ne sait plus vraiment si ce qu'on nous dit répond à ce que nous avons demandé ou si des phrases s'échangent en toute liberté, passant d'un rêve à un autre comme des abeilles butinant du vide ou du pollen de néant. La veille, comme le sommeil, ressemble bien plutôt à un échangeur (avec voies d'insertion, bretelles, embranchements, sorties, péages) où des phrases circulent et se croisent avant de se disperser. Un énorme périphérique à l'heure de pointe, un bordel mobile où l'on est non seulement doublé des deux côtés mais traversé par des véhicules au contrôle technique plus que douteux, immatriculés au Songistan ou dans le système limbique et qui laissent les traces de pneus déjà notées dans la boue du début de ce texte.

C'est pendant le sommeil paradoxal que surviennent les rêves. C'est pendant la veille paradoxale que dégouline la vie. Entre deux, il y a des coupures et du sel à jeter dessus pour les plus rapides, les plus acharnés.

Alexis Denuy naît en 1977 à Paris où il vit actuellement, a habité à Barcelone et Montréal, a publié plusieurs livres : *Prends ça !* (1995), *Les Protestes* (2009), *Existe* (2010) ainsi que régulièrement dans des revues (*Empreintes*, *Mortibus*, *Sik*, *Borborygmes*, *Hippocampe*, *A verse*, *104larevue*, *Sitaudis*, *D'ici là*, *le Zaporogue*, *Docks*, *Décharge*, *L'Autobus*, *Cairns*). On peut l'entendre lire ses textes lors d'interventions en public.

<http://alexisdenuy.com/>

Julie Meyer : <http://www.julie-meyer.com/>

Romain Giordan est né en 1988. Il a fondé et animé la revue littéraire éphémère *Le Livre à disparaître* et a publié des textes de création, collages et articles critiques dans les revues *17secondes*, *Les 807*, *A la dérive*, *L'Ampoule*, *Autour des auteurs*, *FPDV*, *Gelée rouge*, *La Revue des ressources*, entre autres, ainsi qu'aux éditions de *L'Abat-jour*. Il vit et travaille à Paris.

<http://romain-giordan.tumblr.com>

Jérôme Pergolesi : Né le 21 octobre 1973 à Montbéliard, Jérôme Pergolesi vit actuellement à Strasbourg où il se consacre à la création multimédia et à l'écriture poétique. Il a été publié dans les revues *Décharge*, *Contre-Allées*, *Les Etats Civils*, *Le Capital des Mots*, et *Le livre à disparaître*. Il est le responsable de la revue numérique *17secondes*.

www.jpergolesi.com

Emilie Albert : « Originaire de Fontainebleau et après un passage à Lyon, je suis actuellement étudiante en dernière année aux Arts Décoratifs de Strasbourg en option scénographie et espaces publics. Mes questionnements sont principalement tournés vers nos espaces urbains, leurs habitants, leurs contradictions, leur réglementation, les rapports qu'ils génèrent ou pas, leur désertification et pourquoi pas leur réactivation... Mon travail passe par la performance, l'installation, l'affichage, le dessin, l'écriture, ou tout support approprié au propos. »

<http://emiliealbert.tumblr.com/>

Christelle Hervieu vit et travaille à Fermanville, sa recherche actuelle tourne autour du corps, des organes avec toujours en écho des traces de son imaginaire "religieux".

<http://www.hervieu-baran.net/bienvenue.ws>

Laure Siméon vit et travaille à Anneville en Saire (50), après les livres pédagogiques, elle choisit d'accompagner des peintres, des plasticiens sur des « projets à deux regards ».

Bernard Chevalier expose son travail régulièrement à Paris dans des salons d'art contemporain et une soixantaine de ses images sont été publiées sur le blog images de Libération. Son travail privilégie la question du rapport de l'homme à la ville et à la solitude.

Son work in progress est visible sur :

<http://www.flickrriver.com/photos/bernardcphoto/>

Christelle Mas est une artiste et une poète française qui vit et travaille en Finlande. Elle est diplômée en philosophie de l'art et en arts plastiques de la Sorbonne (Paris). Depuis 2005, elle poursuit ses recherches sur les aspects inquiétants de la nourriture à travers principalement des photographies, mais aussi des installations, des dessins, et des vidéos. Elle a exposé son travail en Belgique, en Canada, en France et en Allemagne. Elle expose très régulièrement son travail en Finlande et a participé à la biennale de Finlande du nord en 2012 au Musée d'art contemporain d'Oulu. Elle enseigne actuellement la photographie créative, l'art et le français.

www.christelle-mas.fr

Né en 1971 à Nevers, **Patrice Maltaverne** a publié des poèmes dans une trentaine de revues ainsi que les textes suivants (derniers parus) :

« Faux partir » (Editions « Le Manège du Cochon seul », 2009)

« Prélude à un enterrement sur la lune » (36° Edition, 2010)

Anime le poézine « Traction-brabant » depuis janvier 2004 : 50 numéros en circulation à ce jour, <http://www.traction-brabant.blogspot.com/>, ainsi que les toutes récentes éditions Le Citron Gare, <http://lecitrongareeditions.blogspot.fr/> et un blog de chroniques poétiques

<http://poesiechroniquetamalle.centerblog.net/>

Jérôme Poirier est un musicien utilisant principalement la basse électrique, des instruments à cordes, sa voix et l'électronique. Il explore les musiques improvisées et acousmatiques. Il travaille les idées de liste et de répétition en poésie. Ses œuvres plastiques composent des narrations abstraites. Il fonde et dirige le netlabel Three Legs Duck. Jérôme Poirier est né en 1978 à Paris, où il vit et travaille.

Contacts :

jerome.poirier@gmail.com

<http://jpoirier.weebly.com>

Fabrice Farre est né le 7 novembre 1966. Il a consacré une thèse à la poésie contemporaine et publié deux plaquettes en 2012 : **Les chants sans voix**, éd. Encres Vives et **Ru asséché**, éd. Clapàs (préface d'Eric Dejaeger). En 2013 vont paraître, **La mélodie rugueuse – ou autre dissonance** - aux éditions Le Chat Qui Louche, dont le blogue accueille régulièrement ses chroniques, et **Sur Parole** chez Clapàs.

Depuis 2009, plusieurs sites littéraires et revues, en France ou ailleurs, accueillent ses textes : *Incertain Regard*, (n° 0 & 3), *Ecrits...Vains ?*, *Francopolis*, *Les états civils* (n°8), *Libelle* (n°224 & 234), *Voxpoesi*, *SymPoésieum*, *Le capital des mots*, *RAL,M* (77) *Soc et foc* (Florilège 2011 à 2013), *Delirium Tremens* (5, Pérou – Lima), *Terre à Ciel*, *RAtURes*, *Les carnets d'Eucharis* (32), *Vents Alizés* (n°0), *mgversion2>datura* (70), *Neiges* (1), *FPDV* 32 et 33 (avec P. Rodríguez Garrido et Serge Goldwicht), *Des Rails* 14 (*imaginaire ferroviaire*), *17 secondes* 1, *Aires †* (numéros 10 et 12), *Pyro* (n°26-27), *Filigranes* (80), *Microbe* (67 & 70), *Comme en poésie* (48), *Décharge* (152), *Traction-brabant* (44 & 46), *Friches* (109), *Maison de la Poésie de S-Q-Y* : « Sur des photographies de Daniel Hess », *Les tas de mots* (8 & 9), *Bleu d'Encre* (27), *Népentès* (5), *Cahiers de Poésie* (31), *La page blanche* (46), *Verso* (151), *Florilège* (149), *Traversées* (67), *Recours au Poème*, *Népentès* (6, textes et dessin), *Le Livre à disparaître*, *Paysages écrits* (11), *Sipay* (9).

Parutions prochaines : *Résonance Générale* (6), *DiptYque* (3), *Comme en poésie* (53), *Microbe* (76), *Point barre* (13), *Le Journal des Poètes*, *Les Cahiers de la rue Ventura*, *Les Cahiers d'Adèle* (10), etc.

<http://fabrice.farre.over-blog.com/>

<https://www.facebook.com/fabrice.farre1>

<http://lesmotsplusgrands.over-blog.com/>

Nourit Masson-Sékiné : Artiste multidisciplinaire, peintre, photographe, elle réalise de nombreuses expositions, installations et costumes scénographiques dans des galeries, des musées, des espaces alternatifs, en France et sur la scène internationale.

Spécialiste de la danse Butoh, elle est l'auteure de l'album historique de référence internationale sur la danse d'avant-garde japonaise "Butoh : Shades of Darkness" (avec Jean Viala ed. Shufunotomo 1988 et 2000), et de l'ouvrage sur la dialectique vie/mort "Le courage de vivre pour mourir" publié aux éditions du Relié (2000) et sorti en poche chez Albin Michel (2002). Un recueil de poésie, Poème à Di, mis en ligne, a été lu et téléchargé par quelques milliers de personnes en deux ans, sur le site de m@nuscrit de Léo Scheer ed., ainsi que sur son site, www.nouritms.fr

L'Og.

Daniel Birnbaum, 59 ans, vit et travaille en Provence. Il a publié des poèmes et des nouvelles dans des ouvrages collectifs (Dix de Plume, Du Souffle sous la Plume, SaFée) et des revues (Moebius, Saint-Ambroise, XYZ, iPagination, L'Anthologiste). Ses poèmes, plutôt courts et simples, mêlent sens et sensibilité.

Hervé Bernard, dit RVB, est un « Faiseur d'images » comme Peter Knapp le désigne. Pour lui, ce métier ne se réduit pas à fixer ce qui s'inscrit dans son viseur. Ce qu'il cherche, c'est à donner un sens à ces traces. Il ne reproduit pas le réel. Il le recrée, plonge dans ses racines, anticipe son évolution, il le fait surgir à notre conscience en inventant un monde qui est le nôtre. Il abolit la frontière entre l'image reportage et la création visuelle, pour susciter en nous une nouvelle perception du monde. Par ailleurs, il a réalisé plusieurs court-métrages.

Hervé Bernard analyse aussi l'image, parle de l'œil qui voit l'image et le cerveau culturel qui l'interprète. Dans *Regard sur l'image*, un essai illustré préfacé par Peter Knapp et un blog, il met à nu toutes les transformations qu'elle subit, de l'instant où on la prend à celui où on la regarde.

Expositions et publications en Europe, court-métrage présenté au Festival de Cannes, images dans les collections de 6 musées français....

<http://www.regard-sur-limage.com/>

<http://www.regard-sur-limage.com/spip.php?page=boutique&rub=34>

Jean-Pierre Desthuilliers est ingénieur en constructions aéronautiques, ancien élève de l'Institut de droit appliqué et poète. Il a été également responsable de la communication de l'association des Alumni des anciens de l'ISAE, et est vice-président de l'Institut Européen de Développement Humain. Il a œuvré dans le domaine pédagogique en contribuant à développer des concepts originaux tels la sociodynamique, l'analyse situationnelle et les réseaux de co-activité. Sur le plan de l'écriture, éditorialiste, préfacier, éditeur, sociétaire des Poètes Français, il a notamment obtenu le prix Jacques Normand de la SGDL en 1987 pour « Le Sculpteur d'eaux ». Il participe activement aux activités d'associations littéraires comme Les amis du Cerf-Volant ou La Jointée. Plus récemment, il a créé le portail Adamantane, sous-titré littératures polychromes et écritures expérimentales où il met en ligne une anthologie d'artistes contemporains et se déploie de nombreux pans de « poécriture » et de créativité. Il s'intéresse également à l'approche symbolique de la réalité spirituelle et a animé dans ce sens des ateliers d'écriture poétique sur « l'architexture ».

<http://www.adamantane.net/clefs/index.html>

Né à Dijon, **Vincent Zonca** vit et travaille à Lyon. Agrégé de lettres modernes, il est actuellement doctorant et chargé de cours en littérature générale et comparée à l'ENS de Lyon. Ses recherches portent sur les pratiques poétiques contemporaines dans les espaces méditerranéens et américains. Fasciné par l'univers urbain, à la fois territoire vécu et organisme vivant, son écriture est imprégnée par une confrontation parfois violente à l'espace, à ses paysages et à ses vertiges. Elle se nourrit de déambulations et de voyages (Amérique du Sud, Méditerranée), ainsi que de collaborations avec des artistes visuels. Vincent Zonca mène une recherche formelle et rythmique qui tend également vers l'oralité et la poésie sonore, et prend la forme privilégiée de performances. Il publie régulièrement dans des revues et des ouvrages collectifs, et réalise des lectures et performances dans le cadre de manifestations comme la Biennale d'Art contemporain de Lyon, le Printemps des Poètes, la Scène Poétique ou Poésie et Chanson en Sorbonne. Il est l'un des fondateurs de la jeune revue internationale de création littéraire *S/V magazine* (<http://svmagazine.wordpress.com>) et est également traducteur de poésie en langue espagnole.

Né en 1983, **Perrin Langda** vit aux alentours de Grenoble et a publié quelques textes dans les revues littéraires « Les Tas de mots » et « Le Livre à disparaître », ainsi que dans les revues littéraires en ligne « Cohues » et « Le Capital des mots ». Son blog : <http://upoesis.wordpress.com>

Nathalie Dallies : photographe plasticienne. Née en 1976. Vit à Marseille. Etudie les sciences humaines, les arts plastiques et graphiques.

La série *Les Cerfs-volants Montés* sera présentée dans le cadre du 10ème festival "Image de Ville" à Aix-en-Provence. L'exposition "Courant d'Air" organisée par la galerie Fontaine Obscure aura lieu au Cloître du Lycée Vauvenargues du 25 Mars au 13 Avril 2013. Vernissage le Mardi 26 Février à 18h.

<http://nathaliedallies.com/>

Bouhouch Mohamed : écrivain et poète tunisien, né le 30 août 1962 à Sfax, Tunisie. Vice-président de l'union des écrivains Tunisiens. Œuvres poétiques publiées en langue arabe : « Le livre des illuminations », Sibawaih Editions, Monastir, Tunisie, 2005 ; « Les versets du narcisse », « Le bonheur sacrifié », Maathar pour la production culturelle numérique, Tozeur, Tunisie, 2007 ; « Chawared », Société Yosra d'impression, Tozeur, Tunisie, 2009.

Autres publications : « Le jardin de lumière », poésie en langue française, publication de la section de l'union des écrivains tunisiens à Tozeur, 2008 ; « Sociologie des mères célibataires » (Recherche sociologique), Maathar pour la production culturelle numérique, Tozeur, Tunisie, 2010 ; « Under the shadows of eternity », poems of the author translated from Arabic into English, Maathar pour la production culturelle numérique, Tozeur, Tunisie, 2010 ; « Cent contes », publication de « Nouha Edition », Sfax, Tunisie, 2012.

Astrid Shriqui Garain : « Je suis issue d'une famille ouvrière du Pas de Calais, et la banlieue parisienne m'a vue naître et grandir. Après un parcours professionnel "vagabond", je suis depuis le printemps 2012 assise sur le ballast et je profite de ce temps pour tenter de comprendre ce que la vie me fait entendre. Ma passion pour la poésie est liée à ma passion pour les mots, leurs couleurs, leurs sons. L'écriture m'offre le meilleur des supports pour pouvoir y projeter les images, les gestes, les odeurs, les bruits que m'apportent certains jours. La poésie est ce que la photographie est au cinéma. Un instantané saisissant. La poésie est exigeante et doit être évidente. Évidente pour chacun. Exigence du bon angle, de la juste lumière. Le mot est palette, violon, glaise, burin, focale. La poésie est la musique qu'il me faut entendre pour traverser la vie en y cherchant sa possible réponse. Depuis le printemps 2012, Je collabore à l'association d'artistes peintres, sculpteurs, photographes, plasticiens : Lumières de Jade (Bouin, Vendée).

À ce jour, je ne suis pas éditée. Je mets en ligne mes textes sur le site <http://www.unjourunpoeme.fr> (plus de 420 textes mis en ligne à ce jour - pseudo : Atos). Ci dessous quelques liens illustrant mon travail réalisé avec le

collectif Lumières de Jade.

<http://www.youtube.com/watch?v=fGqSQtdJpaU&feature=share>

http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=0EsTqT7oYKk

http://www.youtube.com/watch?feature=player_embedded&v=AMLS272_v0

<http://www.unjourunpoeme.fr/actualites/peintures-de-bourg-de-marais-breton>

<http://www.unjourunpoeme.fr/actualites/exposition-sur-le-marais-breton>

Un de mes textes est paru dans l'anthologie 2012 des Flammes Vives "Variations sur le thème des souvenirs" (texte: "la source du temps"). En septembre 2013, trois de mes textes seront présentés sur le site "recours au poème". Je vis, à ce jour, toujours en Val d'Oise. »

Sanda Voïca : [Le livre des proverbes nouveaux](#)

Dominique Langoutte : « Je suis une passante, mes instantanés balisent mon itinéraire, marches extérieures et intérieures à travers des espaces ordinaires. La rue qui s'ouvre à ma droite. Le bâtiment aux yeux crevés derrière le mur. Le bois qui cherche à s'enfuir de la ville. Le rivage devenu refuge. Plus que ce que je vois, c'est ce que j'y lis, que je photographie. Je marche et je lis le monde. Et le monde me souvient, me fait venir à l'esprit et me relie soudainement à ces fragments littéraires, musicaux, historiques, géographiques, architecturaux... accumulés en moi. Un écho, une photo. Mon travail cherche aussi à créer un langage iconographique. Je réunis les instantanés les plus sensibles, sensuels et intimes pour les mettre en tension entre eux et créer une matrice. Des couleurs, formes, angles de vues, des émotions émergent ainsi une unité. » (Texte © Stéphane Le Carre)

<http://2dilangoutte.wifeo.com/>

Samuel Dudouit : [ZZzz](#)

PAYSAGES ÉCRITS

Revue numérique mensuelle

Numéro 13 : MARS 2013.

Appel à contributions jusqu'au **15 mars 2013.**

Thème : **MOUVEMENT** et **THEME LIBRE.**

Vous pouvez nous envoyer des textes ou des images, accompagnés d'une courte présentation de vous-même et des liens vers vos sites et/ou blogs si vous le désirez.

Contacts :

Sanda Voïca : sanda.voica@gmail.com

Samuel Dudouit : sa.dudouit@gmail.com

12



FÉVRIER 2013

Alexis Denuy • Julie Meyer • Romain Giordan
Jérôme Pergolesi • Emilie Albert • Christelle Hervieu
Laure Siméon • Bernard Chevalier • Sanda Voïca
Christelle Mas • Patrice Maltaverne • Jérôme Poirier
Fabrice Farre • Nourit Masson-Sékiné • L'Og
Daniel Birnbaum • Hervé Bernard
Jean-Pierre Desthuilliers • Mohamed Bouhouch
Vincent Zonca • Nathalie Dallies
Astrid Shriqui-Garain • Dominique Langoutte
Perrin Langda • Vincent Giard • Samuel Dudouit

sanda.voica@gmail.com



sa.dudouit@gmail.com